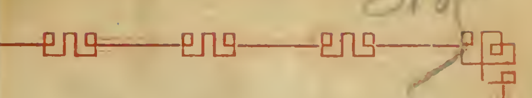
3 1761 08001219 8

PQ
2315
A19
1853





ALPHONSE KARR

PROVERBES

UN MÉLODRAME — DE BAS EN HAUT
LE TESTAMENT NORMAND

PARIS
EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR
6 — RUE DES BEAUX-ARTS — 6

MDCCCLIII

PROVERBES

ÉDITIONS DIAMANT A 1 FR. LE VOLUME.

Les Maîtresses à Paris, par Léon Gozlan.

La Vertu de Rosine, par Arsène Houssaye.

Mlle Mimi Pinson, par Alfred de Musset.

Celle-ci et Celle-la, par Théophile Gautier.

Émaux et Camées, par Théophile Gautier.

Petits châteaux de Bohême,
PAR GÉRARD DE NERVAL.

Midi à Quatorze heures, par Alphonse Karr.

SOUS PRESSE :

L'Écrin d'Ariel, par N. Martin.

Un Voyage de désagréments à Londres,
PAR JULES LECOMTE.

La Comtesse d'Egmont, par Jules Janin.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET Cᵉ, RUE D'ERFURTH, 1.

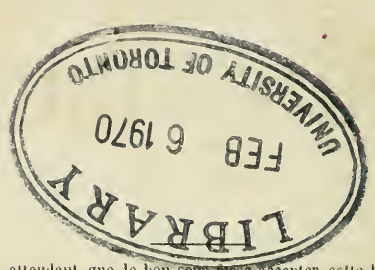
ALPHONSE KARR

PROVERBES

UN MÉLODRAME — DE BAS EN HAUT
LE TESTAMENT NORMAND

PARIS
EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR,
6, Rue des Beaux-Arts.

MDCCCLIII



En attendant que le bon sens fasse accepter cette loi en un seul article : « La propriété littéraire est une propriété, » l'auteur, pour le principe, se réserve tous droits de traduction et de reproduction, sous quelque forme que ce soit.

PQ
2315
A19
1853

UN MÉLODRAME.

PERSONNAGES.

HÉLÈNE.
RAYMOND, vieil époux d'Hélène.
PAUL, voisin de Raymond.
RAMIRE, médecin.
MARC, neveu de Raymond.
STRATON, neveu de Raymond.
NINA, servante d'Hélène.
ANTONIO, domestique de Paul.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand jardin illuminé de lanternes de couleur ; des personnages masqués se promènent dans les bosquets ; de temps en temps on entend la musique venant de l'autre extrémité du jardin. Hélène et Nina sont sur le devant de la scène ; toutes deux sont vêtues de costumes turcs ; celui d'Hélène est d'une grande magnificence, celui de Nina est un costume d'esclave ; elles ont leurs masques à la main.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE. — Ah ! Nina, quelle imprudence tu m'as fait faire !

NINA. — Pensez-vous qu'il eût été beaucoup plus

prudent de passer vos journées entières à votre fenêtre en face de la sienne? Croyez-moi, les secrets des amoureux ne courent pas de danger pendant qu'ils sont d'accord ; c'est toujours après ou avant que se manifestent les soupçons et la jalousie des époux. Un homme amoureux fait, au moment de nouer un tendre lien, toutes sortes d'imprudences, que fait la femme à son tour lorsque ce lien se dénoue. C'est au contraire la prudence qui nous obligeait à profiter, pour une entrevue qui ne pouvait manquer d'avoir lieu, de la circonstance qui se présente : un voyage subit du seigneur Raymond. Il était trop tard pour contre-mander la fête qu'il vous donne pour l'anniversaire de votre naissance. La nature de cette fête, un bal costumé, dont il vous a priée de faire les honneurs en son absence, vous permet d'entourer de mystère cette entrevue, sans laquelle vous n'auriez pas tardé à vous trahir.

HÉLÈNE. — S'il ne venait pas !

NINA. — On s'approche de nous.

HÉLÈNE. — Remettons nos masques.

SCÈNE II.

POLICHINELLE. — Belle odalisque, permettez-moi de vous jeter le mouchoir.

HÉLÈNE, *à Nina.* — Ce n'est pas lui.

(Elles ôtent leurs masques et tournent le dos à Polichinelle, qui s'enfonce dans les bosquets. Un grand domino noir passe deux fois devant Hélène et Nina, et les regarde avec attention ; elles ont remis leurs masques, mais il les a sans doute reconnues, car il disparaît comme Polichinelle sous les arbres.)

SCÈNE III.

HÉLÈNE. — Que nous veut ce domino? il m'a fait peur.

(Entrent deux personnages : l'un est vêtu d'un riche costume oriental, l'autre est habillé en Pierrot.)

NINA. — Madame, reconnaissez-vous ce Pierrot?

HÉLÈNE. — Non, mais je reconnais son compagnon.

NINA. — Attendez pour l'aborder que j'aie emmené le Pierrot : il n'est autre que Straton, le plus méchant des deux méchants neveux de votre mari.

HÉLÈNE. — Je suis perdue!

PIERROT-STRATON. — Beau Turc, voilà sans doute la sultane que tu cherches?

NINA, *à Hélène.* — Tenez-vous dans l'ombre.

(Nina veut prendre le bras de Pierrot.)

NINA. — Seigneur Pierrot, on a deux mots à vous dire.

PIERROT-STRATON. — Est-ce de ta part ou de celle de ta belle maîtresse?

NINA. — D'abord, Pierrot, qui vous dit que je ne suis pas aussi belle et plus belle que ma maîtresse? — Mais il ne s'agit pas d'un message d'amour. Et aussi bien cela ne vous intéresserait guère : je veux vous parler d'un certain parent et d'un certain testament.

PIERROT-STRATON. — Chut! parle plus bas.

NINA. — Venez donc alors d'un autre côté.

(Ils traversent le jardin et sortent.)

SCÈNE IV.

PAUL, *à Hélène.* — Je vous devine à mon émotion, aux battements de mon cœur, au charme divin qui se répand autour de vous : mais, de grâce, madame, laissez-moi contempler ce cher visage que j'adore de loin depuis si longtemps !

HÉLÈNE. — Et si vous n'alliez plus me trouver belle !

(Elle ôte son masque.)

PAUL. — Ah ! de loin vous êtes belle ; de près, vous êtes la beauté. Les doux rayonnements de ce charmant visage éclairent mon cœur comme fait le soleil aux fleurs. Je puis donc enfin vous dire une fois à vous-même que je vous aime ; il n'y avait plus qu'à vous que je ne l'avais pas dit ; je l'avais dit aux étoiles, à la lune, aux arbres, à Dieu. — Ah ! madame, vous remettez votre masque !

HÉLÈNE. — Je n'oserai démasquer mon cœur qu'en remasquant mon visage. Asseyons-nous sous ce berceau, qui n'est pas éclairé.

(Le grand domino traverse le théâtre, s'arrête devant Paul et Hélène, les regarde quelques instants et s'en va.)

SCÈNE V.

PAUL. — Quel est ce domino ?

HÉLÈNE. — Je n'en sais rien ; mais il m'inquiète : voilà deux fois déjà qu'il vient me regarder ainsi.

PAUL. — Voulez-vous que je lui arrache son masque?

HÉLÈNE. — Grand Dieu ! n'ayez pas de pareilles idées ; ce serait me perdre.

PAUL. — Vous compreniez donc l'admiration d'abord, l'amour ensuite, qui faisaient que je ne vivais qu'à cette fenêtre? — Quand vous arriviez à la vôtre, c'était une belle aurore ; quand vous partiez, c'était la nuit pour mes yeux et pour mon cœur. — Vous ne me parlez pas?

HÉLÈNE. C'est la première fois que je me trouve auprès de vous. Vous vous contenterez bien que je vous dise que j'en suis heureuse.

(Le domino revient et s'arrête devant Hélène et Paul. — Paul porte la main à son poignard. — Le domino paraît chercher une arme de son côté et fait un pas vers Paul ; — mais Hélène arrête celui-ci d'un geste, et lui dit :)

Promenons-nous.

(Ils s'éloignent tous les deux. — Le domino fait d'abord quelques pas pour les suivre, puis il s'arrête.)

SCÈNE VI.

LE DOMINO. — Il n'est plus temps d'empêcher, il s'agit de punir.

(Pierrot-Straton et Nina traversent le théâtre en se tenant par le bras. Le domino les arrête et demande :)

Avez-vous rencontré un magicien?

NINA, *à part.* — N'est-ce pas le domino de tout à l'heure?

PIERROT-STRATON, *à part.* — Il me semble que je connais cette voix. (*Haut.*) Je l'ai rencontré plu-

sieurs fois; il doit être en ce moment autour des danseurs.

(Le domino sort.)

PIERROT-STRATON. — Je ne puis deviner qui vous êtes ; mais ce que je sais, c'est que vous connaissez très-bien, et moi et mes affaires. De bonne foi, croyez-vous qu'il est bien agréable pour Marc et pour moi, qui avons été élevés par notre oncle Raymond, qui avions toujours pensé, comme tout le monde, que nous serions ses héritiers, de le voir un beau jour épouser cette jeune femme et tuer d'un coup toutes nos espérances ?

NINA. — Toutes, c'est beaucoup dire. — Hélène n'est ni avide ni ambitieuse ; elle ne détournera jamais son mari d'assurer votre fortune.

PIERROT-STRATON. — Mais enfin, supposons qu'elle ne nous fasse pas déshériter ; n'est-elle pas venue du moins réduire nos espérances ? ne voyons-nous pas ce vieillard, dans son fol amour, ne reculer devant aucune prodigalité ? Tous les joailliers de la ville cherchent pour lui des perles monstrueuses et des diamants extravagants. Hier, elle avait un patrimoine à chacune de ses oreilles.

NINA. — Rendez-lui la justice de dire qu'elle ne provoque pas ces libéralités, et que, à part quelques bijoux qu'elle aime plutôt à cause du précieux travail de l'artiste que de la richesse de la matière, elle ne se pare guère des somptuosités que Raymond rassemble pour elle.

PIERROT-STRATON. — Lui, le vieux fou ! il parlait hier à un poëte, et je disais à Marc : « Je parie qu'il marchande une étoile pour la donner à sa femme. »

Mon Dieu! je le crois encore. Comme vous me le dites, Raymond nous laissera de quoi vivre dans l'aisance; mais qu'est-ce que cela auprès de l'une des plus grandes fortunes de l'Italie qui nous échappera en détail? Tenez, rien que dans ce grand coffre que cette femme a dans sa chambre, et où elle renferme ses étoffes et ses bijoux, il y a la valeur de deux principautés.

(Paul et Hélène reviennent. Nina entraîne Pierrot-Straton, et ils disparaissent.)

SCÈNE VII.

HÉLÈNE. — Et moi aussi, je t'aime! Je t'aime; mais écoute-moi bien: je t'aime sans restriction. Fortune, famille, réputation, je te sacrifierai tout, s'il le faut; quand tu l'exigeras, je fuirai ma maison, mon époux, et j'irai où tu me conduiras, dans l'exil, dans la misère, si tu le veux. Mais un tel amour ne meurt pas de vieillesse au bout de quelques jours; il faut aussi que tu sois tout à moi, que ta vie m'appartienne, que tu renonces pour moi à tout le reste du monde, que mon amour soit tout ton bonheur! Le veux-tu?

PAUL. — Je le veux!

(Un magicien entre, Paul et Hélène vont sortir; il les arrête avec sa baguette.)

SCÈNE VIII.

LE MAGICIEN RAMIRE. — Je ne vous retiendrai pas longtemps, vous n'avez pas de temps à perdre, mes

beaux amoureux. — D'ailleurs, si je vous parlais du passé ou de l'avenir, ils vous intéresseraient médiocrement ; toute votre vie est dans l'heure présente, — et le présent, vous le savez encore mieux que moi, quoique je le devine. — Allez donc, profitez de ce moment rapide, — mais cachez votre bonheur, soyez heureux tout bas.

(Paul et Hélène sortent.)

SCÈNE IX.

NINA et STRATON, puis MARC-POLICHINELLE.

LE MAGICIEN. — Arrivez près de moi, Pierrot ; voulez-vous que je vous dise si cette belle Grecque vous aime ?

NINA. — Il en sait autant que vous ; je lui ai déjà dit que non. Mais, si vous voulez lui dire sa *bonne aventure*, ce n'est pas d'amour qu'il faut lui parler.

LE MAGICIEN. — Est-ce donc un joueur ?

NINA. — Eh quoi ! grand magicien, tu fais des questions ? tu ignores donc quelque chose ? Alors je ne m'adresserai pas à toi pour un souci que j'ai en un coin de l'esprit. — Mais je veux bien te dire que tu n'es pas loin de la vérité pour ce Pierrot qui m'accompagne. — Il joue, mais il joue à un jeu auquel il voudrait bien pouvoir tricher.

STRATON, *à Nina*. — Promenons-nous encore un peu.

NINA. — Non.

STRATON. — Te reverrai-je ?

NINA. — Tu me reverras, mais sans me reconnaître.

STRATON. — Écoute encore.

NINA. — Si tu veux en savoir davantage, demande à ce magicien ; tes intérêts sont dans l'avenir, ça le regarde. Moi, j'ai bien assez de m'occuper du présent. Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

RAMIRE, *à Marc-Polichinelle.* — Tu n'as guère pris un costume qui te convienne. — A ton air préoccupé et mélancolique, je ne reconnais pas le joyeux compère Polichinelle. — Tu ferais mieux de prendre le casque de carton doré et le manteau rouge des gardes affligés d'Hippolyte, de ces gardes qui imitent son silence autour de lui rangés.

POLICHINELLE. — Laisse-moi tranquille ; tu m'ennuies.

RAMIRE. — De mieux en mieux ! Les bossus sont forcés d'avoir de l'esprit ; va ôter ta double bosse avant de me répondre ainsi.

POLICHINELLE, *à Pierrot.* — Allons d'un autre côté, j'ai à te parler.

RAMIRE. — Ami Pierrot, je te prédis que ce gaillard-là va fort t'ennuyer : ma science ne me trompe jamais. Tu aurais bien mieux fait de ne pas laisser échapper la jolie Grecque que tu avais au bras tout à l'heure. Je vais la chercher pour mon compte.

(Ils sortent tous trois. Le domino traverse le théâtre, voit Ramire et l'arrête.)

SCÈNE XI.

LE MAGICIEN. — Laisse-moi, je n'ai rien à t'apprendre; tu t'ennuies, tu voudrais bien faire partager ton ennui à quelqu'un; je ne suis pas ton homme; j'ai à faire à une certaine Grecque deux ou trois prédictions qu'il dépendra d'elle de réaliser.

LE DOMINO. — Si tu n'as rien à me dire, écoute-moi.

RAMIRE. — Plus tard.

LE DOMINO. — As-tu oublié le 16 octobre ?

RAMIRE. — Tais-toi.

LE DOMINO. — Je ne me tairai pas, et tu m'écouteras.

RAMIRE. — Alors, parle plus bas.

LE DOMINO. — Tu n'as pas oublié cette nuit où, sur un soupçon jaloux, tu as empoisonné ta maîtresse et l'amant qu'elle te préférait; tu sais qu'un homme t'a sauvé et t'a fait échapper aux vengeances de la justice.

RAMIRE. — Mais je pensais que cet homme seul...

LE DOMINO. — Il faut que cette nuit même tu m'apportes le poison dont tu t'es servi dans la nuit du 16 octobre, ce poison qui tue par le sommeil, qui ne cause pas de douleur et ne laisse pas de traces.

RAMIRE. — Jamais! mes nuits sans sommeil ont expié mon crime; je n'en commettrai pas un second.

LE DOMINO *ôte son masque.* — Dans une heure, à cette même place! tu m'entends ?

RAMIRE. — Grand Dieu! que veut-il faire? Je serai donc toujours sous la dépendance de cet homme! Dans cette terrible nuit du 16 octobre, j'étais trahi, j'étais jaloux, et cependant j'ai eu, j'ai encore des remords; et aujourd'hui je commettrais un second crime, sans haine, sans passion, contre quelque créature innocente peut-être? Non, jamais!

(Il reste seul.)

Mais il peut me perdre! — Que se passe-t-il en lui? — Je croyais que le bonheur avait adouci ce cœur. — ..... Ah! il me vient une idée! c'est le ciel qui me l'envoie.

(Il sort. — Paul et Hélène passent; Hélène s'appuie tendrement sur Paul, qui la regarde avec ravissement.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la chambre d'Hélène. Hélène est dans son lit, pâle, affaiblie, mourante; d'épais rideaux de damas empêchent le jour d'entrer dans la chambre; Nina est auprès du lit.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE. — Nina, Raymond est parti?

NINA. — Oui, madame. Il va, dit-il, chercher

lui-même un célèbre médecin qui demeure à six lieues d'ici.

HÉLÈNE. — Nina, je vais mourir.

NINA. — Ah ! madame, ne vous frappez pas l'esprit de pareilles terreurs.

HÉLÈNE. — Le prêtre me l'a dit, Nina ; je vais mourir !

NINA. — Souffrez-vous donc beaucoup, madame?

HÉLÈNE. — Non, mais je meurs ; mes membres s'engourdissent, mes yeux se ferment malgré moi ; je sens que je vais m'endormir pour ne plus me réveiller. Nina, puisque Raymond est parti, il faut que je voie mon amant, que je lui dise adieu. Va le chercher.

NINA. — Ma chère maîtresse, vous avez la fièvre ! calmez-vous, ne me donnez pas d'ordres impossibles à accomplir.

HÉLÈNE. — Impossibles ! et pourquoi ?

NINA. — Votre mari peut rentrer.

HÉLÈNE. — Il serait là, que je dirais que je veux voir Paul avant de mourir. — Ah ! la mort délivre de toutes les servitudes ! — Je n'ai pu donner toute ma vie à celui que j'aime, je veux au moins lui donner mes derniers instants. — Ah ! Nina, j'étais trop heureuse !

NINA. — Mais, chère maîtresse, vous n'êtes pas dans le danger où vous croyez être : — bien portante hier et fraîche comme une rose, vous pensez mourir aujourd'hui sans avoir été malade !

HÉLÈNE. — Je te dis que le prêtre m'a avertie ; — et d'ailleurs, je sens bien que je vais mourir ; — le ciel nous donne ces avertissements peut-être pour

qu'on se repente. — Hélas! je ne puis que regretter, je ne puis me repentir. Va chercher Paul.

NINA. — Mais, madame, si le seigneur Raymond rentre et le trouve ici, il le tuera.

HÉLÈNE. — Eh bien! pourquoi vivrait-il quand je meurs? Écoute, si tu ne m'obéis pas, je le ferai venir néanmoins : je vais appeler et charger de mes ordres le premier domestique qui viendra. — J'en chargerai Raymond lui-même ; je ne veux pas mourir sans voir celui à qui est ma vie ; — je veux que son amour remplisse mes derniers instants.

NINA. — J'y vais, madame ; — mais, encore une fois, vous vous trompez, — vous ne mourrez pas, et vous vous perdez. — Êtes-vous bien sûre que cet homme mérite votre amour?

HÉLÈNE. — Est-ce que ça se mérite, l'amour? — Je l'aime, je vais mourir, je veux le voir. — Mais que dis-tu?... Nina... saurais-tu quelque chose? Me tromperait-il? Ah! parle... parle donc! tu vas me faire mourir désespérée!

NINA. — Non, non, ne doutez pas de lui ; il ne pense qu'à vous ; il sait que vous êtes malade. Dix fois déjà il a envoyé Antonio, et lui-même ne cesse de rôder devant la porte.

HÉLÈNE. — Va donc le chercher, car, je te le répète, je vais mourir.

Nina sort. Une autre femme de chambre la remplace dans la chambre d'Hélène, mais se tient loin du lit.)

SCÈNE II.

HÉLÈNE. Oui, je vais mourir, et je suis bien heureuse depuis deux jours. Il vaut mieux mourir au milieu de son bonheur que de mourir après.

(Nina rentre; elle congédie la femme de chambre, puis introduit Paul, qui se jette à genoux auprès du lit d'Hélène.)

PAUL. — Hélène, ma bien-aimée! vous êtes souffrante?

HÉLÈNE. — Je vais mourir, mon cher Paul... Ne m'interromps pas. — C'est une étrange chose; ce matin j'ai déjeuné avec mon mari; un quart d'heure après, je me suis sentie si faible, qu'il m'a fallu me coucher. Depuis ce temps, je ne souffre pas, mais je sens la vie qui s'éteint. — Mon mari est allé chercher son médecin loin d'ici, — le seul, a-t-il dit, dans lequel il ait de la confiance. — Pendant ce temps, il m'a envoyé un prêtre. Ce prêtre m'a dit que j'allais mourir... Il voulait me confesser, mais je n'ai pas voulu, il m'aurait défendu de te voir. — Quand nous devrons nous séparer, si mon mari arrive, — alors, si je vis encore, on appellera le prêtre. — Vois-tu, Paul, ces quelques instants que je prends pour te dire adieu, je les payerai peut-être de ma damnation éternelle! — Mais, si j'avais dû mourir sans te voir, je serais morte en blasphémant.

PAUL. — Non, tu ne mourras pas, et, si tu meurs, je ne veux pas te survivre.

HÉLÈNE. — Ah! si c'était vrai! moi je sais bien que je ne t'aurais pas survécu; mais toi...

PAUL. — Je te le jure par le ciel, par notre amour : si tu meurs, je mourrai.

HÉLÈNE. — Oh ! non, tu es jeune, tu es libre, tu ne dois pas mourir ; tu m'oublieras, tu en aimeras une autre ! Une autre !...

PAUL. — Veux-tu que je te précède dans la tombe ? veux-tu que mon épée...

HÉLÈNE. — Tu m'aimes donc bien ?

PAUL. — Mais que ferais-je sans toi dans la vie ?

HÉLÈNE. — Si tu m'aimes comme je t'aime, c'est vrai. Eh bien ! oui, meurs aussitôt que je serai morte, je le veux bien. Dieu aura pitié de nous ; il nous réunira dans sa miséricorde, ou peut-être dans sa vengeance, mais enfin nous serons réunis, c'est l'important. Tu ne me survivras donc pas ?

SCÈNE III.

ANTONIO. — Nina, je viens vous avertir de deux choses : la première, c'est que le seigneur Straton rôde autour de cette chambre ; la seconde, c'est que Raymond arrive à cheval au bout de la rue.

NINA, *à Paul.* — Ciel ! sauvez-vous !

HÉLÈNE. — Donc, mon bien-aimé, — au revoir. — Oh ! je n'ai plus peur de mourir. — La mort, c'est un rendez-vous ; je vais l'attendre.

ANTONIO. — Il n'y a pas moyen qu'il se sauve ; Straton est devant la porte.

NINA. — Morte ou vivante, il ne faut pas qu'elle soit déshonorée. Il faut vous cacher ! — Mais où ? — Ah ! dans ce coffre.

ANTONIO. — On marche.

(Paul se blottit dans le coffre, dont Nina retire des robes et de riches étoffes pour lui faire de la place, — puis elle l'enferme et met la clef dans sa poche.)

ANTONIO. — Attendez, Nina, vous le feriez étouffer. (*Avec son poignard il fait un trou dans le coffre.*) Il faut lui donner un peu d'air.

NINA. — Et vous, Antonio?

ANTONIO. — Expliquez ma présence comme vous pourrez. Le maître de la maison entre.

SCÈNE IV.

(Entre Raymond; il jette autour de la chambre un regard inquiet.)

RAYMOND, *à Nina.* — Quel est cet homme?

NINA. — Le domestique d'un de nos voisins qui venait chercher des nouvelles de madame et qui a eu l'obligeance de monter ici quelques objets trop lourds pour moi.

(Antonio salue et sort en faisant signe à Nina de surveiller le coffre.)

SCÈNE V.

RAYMOND, *à part.* — Straton s'était donc trompé! il n'y a personne. (*A Nina.*) Comment va-t-elle?

NINA. — Elle est un peu assoupie, elle dit qu'elle se sent mourir.

RAYMOND. — C'est vrai, elle va mourir.

NINA. — Ah! ne parlez pas ainsi, monsieur.

RAYMOND. — Sortez! — Oui, elle va mourir! Qu'elle est encore belle! quel terrible poison! pas de douleurs, pas de traces! Ramire ne m'a pas trompé. Oui, elle va mourir, je vais rester seul, mais vengé! Je cherche dans mon cœur et je n'y trouve pas de regrets. Ah! si : par moments je regrette qu'elle ne souffre pas. Je souffre tant, moi, je l'aimais tant! Mais que me disait donc Straton, que son amant était ici? Ah! je l'aurais tué devant elle. Elle meurt, elle se croit aimée, regrettée! elle ne souffre pas tant que moi. (*Il s'approche du lit.*) Hélène, vous dormez?

HÉLÈNE. — Non, je meurs. — Mes membres sont morts, mes idées s'éteignent. — On ne peut donc pas me sauver?

RAYMOND. — Vous n'êtes pas aussi mal que vous le croyez; il va venir un habile médecin que je suis allé chercher. — Vous vivrez, vous aurez une longue vie encore de plaisirs, de fêtes et d'amour.

HÉLÈNE. — Oh! ne me trompez pas, je sais ce que le prêtre m'a dit, et je sais aussi ce que je sens. (*A part.*) Il ne me survivra pas, il va venir me rejoindre dans la mort.

RAYMOND. — Folies! vous vivrez, et je gage que vous danserez, d'ici à quinze jours, à la noce d'un de nos voisins qui était hier ici, et qui ne peut manquer de nous inviter. — Ce sera un beau mariage et un beau couple. — La fiancée a dix-huit ans et est ravissante. — L'époux est très-bien. — Quel âge peut-il avoir? Quel âge peut avoir M. Paul?

HÉLÈNE, *comme réveillée en sursaut.* — Paul ! qui parle de Paul ?

RAYMOND. — Moi. Je vous dis qu'il se marie dans quinze jours, et j'espère bien que vous danserez à sa noce.

HÉLÈNE. — Se marier ! Paul ! dans quinze jours ! (*A part.*) Je sais où il sera dans quinze jours : au ciel ou dans l'enfer avec moi.

RAYMOND. — Lui-même. C'est son oncle qui vient de me le dire ; il épouse cette charmante Isabelle que vous connaissez. — Il a fait quelques façons, dit l'oncle ; il avait une amourette, une intrigue, une femme mariée ; — mais il a compris que ces choses-là ne durent pas. — Et d'ailleurs, il n'a pu voir Isabelle sans en devenir amoureux.

HÉLÈNE, *se relevant sur un coude.* — Écoutez, Raymond : vous m'avez aimée, je le sais. Je vais mourir, ne me trompez pas. — Au nom de l'affection que vous avez eue pour moi, au nom de votre salut éternel, au nom de ma mort, dites-moi la vérité. Est-il vrai que Paul Vermondi va épouser Isabelle ?

RAYMOND. — Rien n'est plus vrai. Mais quelle importance cela a-t-il ?

HÉLÈNE. — Vous ne voudriez pas, vous n'oseriez pas tromper une femme mourante. Oui ou non, Paul épouse-t-il Isabelle ?

RAYMOND. — Je vous le jure par mon amour pour vous !

HÉLÈNE. — Ah !

Raymond marche dans la chambre et paraît chercher quelqu'un ou quelque chose, ou du moins quelques traces. Pendant ce temps, Hélène est en proie à la fièvre du délire.)

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, *dans son délire.* — Ah! il se marie! il attend que je sois morte! Il me disait de l'attendre là-haut ou là-bas, et je l'attendrais toujours pendant... toute l'éternité. Horrible trahison! Eh bien! non, il ne l'épousera pas!... Eh bien! non, il ne manquera pas au rendez-vous! il y viendra!... il y viendra en même temps que moi!

(Raymond rentre dans la chambre.)

HÉLÈNE. — Raymond, écoutez-moi : j'ai en ce moment un accès de force; mais, après cet accès, je vais mourir; écoutez-moi bien. Vous m'avez aimée, vous m'avez donné votre nom, vous m'avez entourée d'affection; si je n'ai pas répondu comme vous l'espériez à ce que vous avez fait pour moi, pardonnez-moi. Je meurs... je meurs à vingt-deux ans... je meurs malheureuse, désespérée. Dites si vous me pardonnez, et si vous tiendrez une promesse que je vais vous demander.

RAYMOND. — Vous pardonner? Et quoi donc, ma belle, ma chère, ma fidèle épouse? (*A part.*) Ce coffre, ce trou qu'on y a fait! Straton avait raison! — Que voulez-vous que je vous promette?

HÉLÈNE. — Ecoutez : si vous ne teniez pas la promesse que je vais vous demander, — songez que je vais mourir, — que vous seriez puni. — Ah! je donnerais mon paradis en échange de votre punition. — Eh bien! — aussitôt que je serai morte, — je veux qu'on enterre avec moi ce coffre, où j'ai

renfermé tous vos présents, — tout ce que j'ai de précieux. — Je ne veux pas que rien de cela appartienne jamais à une autre femme.

RAYMOND, *se levant exalté.* — Ah ! cela, je vous le promets. — Je vous le jure sur ma damnation éternelle ! Oui, si vous mourez, ce coffre sera enterré avec vous.

HÉLÈNE. — On ne l'ouvrira pas.

RAYMOND. — Soyez tranquille, on ne l'ouvrira pas.

HÉLÈNE. — Ah ! comme vous dites cela, vous savez donc ?

RAYMOND. — Oui, je sais tout !

HÉLÈNE. — Alors, vous tiendrez cette promesse?

RAYMOND. — Je le jure... à vous et à Dieu !

HÉLÈNE. — Ah ! je meurs !...

(Elle retombe sans mouvement.)

RAYMOND. — Est-elle donc morte ? (*Il met la main sur le cœur d'Hélène.*) Non... pas encore... Quelle étrange passion que la vengeance ! Cette haine, faite d'amour aigri, elle vaut l'amour ; je ne la changerais plus contre de l'amour. Ah ! oui, je la tiendrai, ma promesse !

(Elle revient à elle, mais le paroxysme de fièvre est passé ; elle regarde autour d'elle avec étonnement.)

HÉLÈNE. — Où suis-je ?... Je ne suis donc pas encore morte ?... Non !... Oh ! mon Dieu ! je me rappelle... Raymond, Raymond, ce n'est pas vrai... ne le faites plus, c'est un crime affreux... Dites-moi que vous ne le ferez pas... Enterré vivant !

(Hélène retombe sur son lit et reste étendue.)

RAYMOND. (*Il met la main sur le cœur d'Hélène*)

— Cette fois elle est morte. A l'autre maintenant; à celui qui me l'a enlevée, qui m'a enlevé tout le bonheur de ma vie. Holà! quelqu'un! Appelez Nina, appelez mes neveux; que tout le monde entre!

(Entrent Nina, Marc, Straton, et plusieurs domestiques.)

SCÈNE VII.

RAYMOND. — Hélène est morte; morte à vingt-deux ans. Elle a exprimé une dernière volonté, qui sera respectée. Elle veut qu'un coffre où elle a renfermé ce qu'elle avait de plus précieux soit enterré avec elle sans être ouvert. Elle sera obéie. Jusqu'au moment de l'inhumation, je ne quitterai pas cette chambre; je ne veux, je ne dois confier qu'à moi-même l'exécution de la dernière volonté de ma chère morte. Vous, mes neveux, faites tout préparer pour la cérémonie funéraire et hâtez-la. Et vous autres, priez pour celle que nous avons perdue.

(Nina, éperdue, les mains levées au ciel, s'échappe en courant.)

STRATON. — Mon oncle...

RAYMOND. — Que personne ne me parle!

STRATON. — Mais, mon oncle, ce coffre...

RAYMOND. — Ah! ah! je comprends... Mais soyez sans crainte : il vous restera encore assez de mes richesses. Ames viles et mercenaires, n'augmentez pas le dégoût que vous m'inspirez et exécutez mes ordres. Laissez-moi!

(Raymond tombe assis sur un sofa, met sa tête dans ses deux mains; des sanglots s'échappent de sa poitrine.)

SCÈNE VIII.

Changement. — Le théâtre représente le jardin. — Il fait nuit. — Straton et Marc sont seuls.

MARC. — C'est un peu avant le jour, c'est-à-dire dans une heure, qu'on viendra enlever le corps.

STRATON. — Et le coffre?

MARC. — Quelle folie! il y a dedans pour un million de diamants et de pierreries de toutes sortes.

STRATON. — Avoir passé toute notre jeunesse dans l'esclavage de ce tyrannique vieillard, et nous voir ainsi dépouillés, ruinés, par ses folles prodigalités!

MARC. — C'est dur de voir enterrer ce coffre, mais nous n'en serons pas moins comptés parmi les plus riches de la ville, et nous rendrons à qui nous voudrons les mépris et les humiliations que nous avons reçus.

STRATON. — Et que nous ne recevrons pas longtemps à présent. Raymond ne survivra pas beaucoup à sa femme : nous ne tarderons pas à le pleurer.

(Entre Ramire.)

SCÈNE IX.

MARC. — Qui va là?

RAMIRE. — Où est Raymond?

STRATON. — On ne peut lui parler.

RAMIRE. — Il faut cependant que je le voie.

MARC. — Impossible.

RAMIRE. — Qu'est-ce qu'on me dit, qu'Hélène est morte?

MARC. — On vous a dit vrai; nous l'avons perdue il y a deux heures.

STRATON. — La cérémonie est pour demain.

RAMIRE. — Il faut que je parle à Raymond, que je lui parle tout de suite.

(Il veut sortir, Straton et Marc l'arrêtent avec violence.)

RAMIRE. — Mais il s'agit d'empêcher un malheur, un crime affreux!

STRATON. — Vous ne passerez pas.

RAMIRE. — Ecoutez : Hélène, qu'on croit morte, n'est qu'endormie.

MARC. — Vous rêvez : elle est parfaitement morte.

RAMIRE. — Je vous dis qu'elle n'est pas morte, et qu'il faut que je parle à Raymond.

(Il veut encore forcer le passage; il en est empêché de nouveau par Marc et par Straton.)

RAMIRE — Ah! votre oncle punira votre conduite! Hélène n'est pas morte; c'est moi qui ai donné le poison, et ce n'est pas du poison, ce n'est qu'un narcotique; elle dort, on l'enterrerait vivante!

STRATON, *à son frère.* — Que dit-il?

MARC. — Diable! et notre héritage?

STRATON. — Retardé d'abord et perdu ensuite.

RAMIRE. — Ainsi, vous voyez bien qu'il faut que je voie Raymond!

STRATON. — Nous ne le laisserons pas déranger par un fou.

RAMIRE. — Mais vous voulez donc que cette malheureuse femme soit enterrée toute vive!... Ah! je cours tout dire au magistrat... Je me perds, mais je ne serai pas complice de cet horrible forfait.

MARC, *à son frère.* — Hein?

STRATON. — Oui... il le faut!

(Marc poignarde Ramire.)

RAMIRE, *mourant.* — Raymond! Raymond! ta femme n'est pas morte!... tu vas l'enterrer vivante! Raymond, à l'assassin!... je meurs!..

SCÈNE X.

RAYMOND, *entrant en courant.* — Que se passe-t-il? j'ai entendu la voix de Ramire.

MARC. — Nous sommes perdus!

STRATON. — Non, pourvu que tu te taises!

RAYMOND. — Ce corps... mais c'est un cadavre! c'est Ramire..

STRATON. — C'est moi qui l'ai tué, mon oncle; il criait d'horribles calomnies et voulait aller prévenir un magistrat que ma tante Hélène était morte empoisonnée... par vous.

RAYMOND. — C'est bien! Faites disparaître ce corps avant le jour.

MARC. — Mon oncle, la cérémonie aura lieu aux premières lueurs du jour, et on va les voir paraître.

RAYMOND. — Tant mieux; il est temps que tout cela finisse; ma tête va éclater, mon cœur est mort depuis hier.

(On entend les cloches de l'enterrement.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le caveau mortuaire de la famille Raymond. — On y a déposé le cercueil d'Hélène et le coffre où est renfermé Paul. — Des maçons sont occupés à sceller l'ouverture de ce caveau, qui n'occupe qu'une partie de la scène, de façon que le spectateur voit le dedans et le dehors. — Raymond se promène au dehors, de long en large.

SCÈNE PREMIÈRE.

PREMIER MAÇON. — Dépêchons-nous pour finir avant la nuit.

DEUXIÈME MAÇON. — Voilà de l'ouvrage bien payé, mais on pourra dire aussi que ce sera de l'ouvrage bien fait : chaux et ciment, ce sera solide comme un roc.

PREMIER MAÇON. — On n'enferme pas aussi bien les prisonniers, et pourtant ils ont plus envie de se sauver que la pauvre femme qui est là-dedans.

DEUXIÈME MAÇON. — Pauvre femme ! dis-tu. On prétend qu'elle garde avec elle, dans la tombe, des pierreries de quoi faire la fortune de cinquante familles.

PREMIER MAÇON. — M'est avis qu'elle aurait mieux fait, pour son salut éternel, de faire distribuer aux pauvres ces immenses richesses que de les faire ainsi enterrer avec elle.

DEUXIÈME MAÇON. — Qui sait si on lui a bien obéi, et si on n'a pas un peu allégé ce coffre avant de l'apporter ici ?

PREMIER MAÇON. — Je gagerais que non : la douleur de Raymond est trop vraie et trop profonde pour qu'il ait voulu ainsi la tricher. Il a voulu qu'on respectât religieusement les volontés de sa femme, et il a fait apporter ce coffre devant lui. Le voilà qui se promène pendant que nous travaillons, et il ne quittera la place que lorsque nous aurons fini.

DEUXIÈME MAÇON. — On doit, dit-on, mettre une sentinelle pendant la nuit. Au bout de vingt-quatre heures, ce ciment sera endurci de façon à ébrécher le fer et l'acier.

PREMIER MAÇON. — Comme il est changé depuis vingt-quatre heures ! Ses cheveux et sa barbe, qui n'étaient que grisonnants, sont devenus blancs comme la neige depuis hier. Qui aurait cru que l'amour eût tant de puissance sur le cœur d'un vieillard ?

DEUXIÈME MAÇON. — Il y a dans ce même cimetière la tombe d'un autre vieillard qui est mort de douleur de la perte de sa maîtresse ; sur cette tombe on a écrit deux lignes :

> Des chaînes de l'amour, non, rien ne nous délivre ;
> Jeune, on vit pour aimer ; vieux, on aime pour vivre.

SCÈNE II.

RAYMOND. — Hâtez-vous, le jour est près de sa fin. (*Au premier maçon.*) Ainsi que nous en som-

mes convenus, vous passerez la nuit ici. — Vous serez armé.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE III

DEUXIÈME MAÇON. — Tu n'es pas plus sournois que ça, toi? — Tu ne me disais pas que c'était toi qui devais monter la garde cette nuit? (*A Raymond qui revient.*) Monsieur Raymond, votre neveu Straton m'avait donné l'ordre de passer la nuit devant ce monument.

RAYMOND. — Eh bien! vous veillerez tous les deux!

(Il s'éloigne.)

SCÈNE IV.

PREMIER MAÇON. — Tu n'es pas mal dissimulé non plus. — Je vais aller gâcher de la chaux; celle-ci se durcit.

DEUXIÈME MAÇON. — Non, j'y vais moi-même.

PREMIER MAÇON. — Puisque je te dis que c'est moi. — Allons! le voilà parti. — Comment faire? — Ah! bah! je vais renverser celle qu'il apportera, et j'irai en faire d'autre.

SCÈNE V.

RAYMOND. — Vous êtes sûr que, dans l'espace de vingt-quatre heures, ce ciment aura durci?

PREMIER MAÇON. — Si bien qu'il sera plus dur que les pierres qu'il scelle.

RAYMOND. — Avez-vous bientôt fini?

PREMIER MAÇON. — Nous allons sceller la dernière pierre aussitôt que mon camarade aura apporté la chaux qu'il est allé gâcher. Pour la solidité de l'ouvrage, il n'en faut pas faire beaucoup à la fois.

(Le deuxième maçon revient, pose la chaux à terre, et s'éloigne.)

SCÈNE VI.

PREMIER MAÇON, *à part.* — Quelle chose singulière ! ce n'est pas de la chaux, c'est du plâtre. D'où vient qu'il a fait lui-même ce que je voulais faire ? Il n'y a plus besoin de renverser l'auge. Voilà un hasard que je ne comprends pas.

SCÈNE VII.

RAYMOND. — Eh bien ?

DEUXIÈME MAÇON. — C'est fini. Je suis allé chercher mon fusil pour cette nuit.

PREMIER MAÇON. — Je vais aller chercher le mien et apporter de quoi souper.

RAYMOND. — Enfin !

(Il s'éloigne.)

SCÈNE VIII.

DEUXIÈME MAÇON. — C'est bien étonnant qu'il ne

se soit pas aperçu que j'avais mis du plâtre en place de chaux pour sceller la dernière pierre. Seulement ça n'est pas commode qu'il passe la nuit avec moi. Si je pouvais voir M. Straton, il trouverait quelque moyen... Peut-être en trouverai-je un moi-même.

SCÈNE IX.

PREMIER MAÇON. — Voilà mon fusil pour les autres, — et mon souper pour moi.

DEUXIÈME MAÇON. — Je suis sûr que tu m'en offriras la moitié quand tu verras cette bouteille de vin que j'ai cachée sous le chèvrefeuille qui ombrage cette tombe.

PREMIER MAÇON. — Asseyons-nous.

(Ils s'asseyent, mangent et boivent en causant.)

DEUXIÈME MAÇON. — La nuit ne sera pas chaude.

PREMIER MAÇON. — J'ai une bonne veste.

DEUXIÈME MAÇON. — Oui, mais tu tousses depuis quelques jours.

PREMIER MAÇON. — C'est un restant de rhume.

DEUXIÈME MAÇON. — Ce n'est pas bien bon pour le rhume de passer une nuit d'automne à la belle étoile.

PREMIER MAÇON. — On m'a toujours dit qu'un rhume qu'on ne soigne pas dure trois semaines, et qu'un rhume qu'on soigne en dure six.

DEUXIÈME MAÇON. — Tu as tort : tu n'as pas la poitrine bien forte.

PREMIER MAÇON. — Il faut bien gagner sa vie, dût-on en mourir.

DEUXIÈME MAÇON. — Ce que je t'en dis, c'est par amitié ; — tu pourrais bien aller te coucher, et je monterais seul notre garde.

PREMIER MAÇON. — Merci... Nous verrons... un peu plus tard. (*A part.*) Comment faire pour le renvoyer lui-même?

DEUXIÈME MAÇON, *à part.* — Il ne s'en ira pas!

PREMIER MAÇON. — A la santé des morts!

DEUXIÈME MAÇON. — Chut! — Ne plaisantons pas ici!

PREMIER MAÇON, *à part.* — Ah! il a peur des morts; c'est peut-être un moyen.

DEUXIÈME MAÇON. — Sais-tu ce qu'on m'a dit quand je suis allé chercher mon fusil, pendant que tu scellais la dernière pierre? — On m'a dit que Raymond partait cette nuit, quittait le pays, donnait tout son bien aux pauvres, sauf un legs honnête à ses deux neveux, et allait loin d'ici s'enfermer dans un couvent.

PREMIER MAÇON. — N'entends-tu pas du bruit?

DEUXIÈME MAÇON. — Non... et toi, est-ce que tu entends quelque chose?

PREMIER MAÇON. — Il m'avait semblé entendre un soupir... mais je me serai trompé : — c'est sans doute le vent dans les feuilles.

DEUXIÈME MAÇON. — Tu te seras trompé. — Décidément il ne fait pas chaud. — Crois-moi, ne joue pas avec ta santé; bois un dernier verre de vin et va tranquillement te coucher. Pourvu que tu reviennes un peu avant le jour, tu seras récompensé comme si tu avais passé la nuit, — et tu me payeras à boire pour ma peine... Bonsoir.

PREMIER MAÇON, *à part.* — Oui, attends... va... (*Haut.*) Décidément, j'entends soupirer.

DEUXIÈME MAÇON. — Ne me dis donc pas des choses comme ça!

PREMIER MAÇON. — Mais tu t'attends bien sans doute à voir quelque chose?

DEUXIÈME MAÇON. — J'espère bien que non... Partout ailleurs je vaux un autre homme, mais dans un cimetière...

PREMIER MAÇON. — Le jour il n'y a pas de danger; mais, si le jour appartient aux vivants, la nuit appartient aux morts; ils aiment à se promener dans ces jardins qu'on plante sur leurs tombes. Tiens, regarde là-bas.

DEUXIÈME MAÇON, *tremblant.* — Où?

PREMIER MAÇON. — Derrière ce saule pleureur, une grande forme blanche!

DEUXIÈME MAÇON. — Sur une tombe?

PREMIER MAÇON. — Oui... Si les tombes marchaient!...

DEUXIÈME MAÇON. — En effet, il me semble...

PREMIER MAÇON. — Tu en verras bien d'autres cette nuit. Il m'a dit, — le fossoyeur d'ici, — que parfois les jeunes filles mortes sans avoir été mariées, couronnées de fleurs d'oranger, viennent danser au clair de la lune. — Voici précisément la pleine lune qui se lève. — Il faut les éviter, parce qu'elles vous font tourner jusqu'à ce que vous tombiez mort, ou vous étouffent en valsant. — Tu dis donc que je vais aller me coucher, et que...

DEUXIÈME MAÇON. — Oui... c'est-à-dire... Je vou-

drais... Cependant, oui, va te coucher, mais laisse-moi ton fusil avec le mien.

PREMIER MAÇON. — Non, je reste, tu aurais peur.

DEUXIÈME MAÇON. — Non, pas trop; mais, corps ou ombre, je tire. Ainsi, va-t'en.

PREMIER MAÇON. — Non, c'était une plaisanterie, je reste. Va plutôt te coucher, toi, si tu as peur.

DEUXIÈME MAÇON. — Non, je reste aussi.

PREMIER MAÇON. — Eh bien! si tu veux t'en aller, je te donnerai une pistole.

DEUXIÈME MAÇON. — Moi, je t'en donnerai deux si tu pars.

(Tous deux se promènent quelques instants sans rien dire; puis ils se retournent en face l'un de l'autre.)

PREMIER MAÇON, *armant son fusil.* — Va-t'en, ou je te tue.

DEUXIÈME MAÇON, *armant le sien.* — J'ai un peu peur des morts, mais pas du tout des vivants.

(Ils s'éloignent encore l'un de l'autre et reviennent.)

PREMIER MAÇON. — Il y a quelqu'un qui te paye!

DEUXIÈME MAÇON. — Oui, et toi aussi.

PREMIER MAÇON. — Eh bien! expliquons-nous, ça vaut mieux. — Une nommée Nina, servante de la morte, me donne dix pistoles pour la laisser entrer cette nuit dans la tombe de sa maîtresse; c'est, dit-elle, un ordre qu'elle lui a donné en mourant.

DEUXIÈME MAÇON. — Ah! c'est pour ça que tu n'as pas vu que j'avais gâché du plâtre au lieu de chaux. — Nina te donne dix pistoles, et moi, Straton m'en donne vingt pour la même complaisance.

PREMIER MAÇON. — C'est pour ça que tu as fait

semblant de ne pas reconnaitre le plâtre d'avec la chaux. — Comment faire?

DEUXIÈME MAÇON. — Gagner les trente pistoles et les partager fraternellement.

PREMIER MAÇON. — Mais Nina et Straton comptent-ils se rencontrer?

DEUXIÈME MAÇON. — Qu'est-ce que Nina t'a dit? Qu'elle était amenée par une bonne intention? Straton m'a assuré de son côté qu'il s'agissait de quelque soin pieux.

PREMIER MAÇON. — Le crois-tu?

DEUXIÈME MAÇON. — Non. Et toi?

PREMIER MAÇON. — Je fais semblant de le croire. et tu seras sage de faire comme moi. — Si leur projet est criminel... nous le verrons bien... et...

DEUXIÈME MAÇON. — Nous les arrêterons?

PREMIER MAÇON. — Non, nous nous ferons payer plus cher..

DEUXIÈME MAÇON. — On vient...

PREMIER MAÇON. — N'aie pas peur, c'est ton monde, — c'est Straton, — mais il n'est pas seul.

DEUXIÈME MAÇON. — Nina serait-elle avec lui?

PREMIER MAÇON. — Non, c'est son frère.

SCÈNE X.

STRATON, *au deuxième maçon.* — Pourquoi n'es-tu pas seul?

(Straton porte une lanterne.

DEUXIÈME MAÇON. — Vous n'êtes pas seul non plus. — Mais soyez tranquille, nous sommes d'ac-

cord. — C'est votre oncle qui m'a adjoint mon camarade.

(Les deux maçons descellent la dernière pierre qu'ils ont posée.)

STRATON. — Éloignez-vous tous les deux, mais à vingt pas seulement; j'aurai sans doute besoin de vous. Voici les vingt pistoles; j'en ajouterai autant en nous quittant.

(Straton et Marc entrent dans le tombeau par l'ouverture que laisse la pierre descellée.)

DEUXIÈME MAÇON. — Ce sera quarante pistoles, et les dix de Nina cinquante.

PREMIER MAÇON. — Oui, mais si elle vient pour la même chose qu'eux, elle les gênera, et alors, adieu les vingt pistoles.

DEUXIÈME MAÇON. — Si nous ne la laissions pas entrer?

PREMIER MAÇON. — C'est plus prudent. Prêtons attention pour aller au-devant d'elle.

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE XI.

STRATON et MARC, dans le tombeau. Ils ont allumé une bougie.

MARC. — Sais-tu que c'est terrible, ce que disait le médecin? Une femme enterrée vivante!

STRATON. — Il y aurait quelque chose de plus terrible, ce serait de la voir vivante et hors d'ici : nous n'aurions pas un sou.

MARC. — C'est égal, dépêchons-nous. As-tu apporté le sac pour vider le coffre?

STRATON. — Oui. As-tu le ciseau?

MARC. — Le voici.

(Marc essaye de forcer le coffre, mais il n'y peut réussir.

STRATON. — Tu trembles? — Donne-moi cela.

(La serrure cède et se brise. — Straton lève le couvercle. — Marc retire et jette des étoffes. — Paul se dresse. — Marc jette un cri d'épouvante et tombe. — Les deux maçons se présentent à la brèche.)

STRATON. — Grand Dieu! les morts sortent des tombeaux!

(Il entraîne Marc demi-mort de peur; les maçons se sont déjà enfuis.)

SCÈNE XII.

(Paul dans le tombeau. — Il regarde autour de lui, porte plusieurs fois la main sur ses yeux, et sort du coffre.)

PAUL. — A quelle horrible mort j'étais condamné! Et c'est elle!... Ah! elle me croyait traître et parjure! Et d'ailleurs, en mourant, elle suppliait Raymond de ne pas exécuter l'ordre qu'elle avait donné dans le délire de la fièvre et du désespoir. J'échappe à cette épouvantable agonie, mais je ne veux pas échapper à la mort; — je tiendrai mon serment, — j'irai la rejoindre là où elle m'attend déjà, et où elle doit trouver que je suis bien lent à venir. — Ah! chère morte, ce n'est pas seulement pour tenir mon serment que je veux mourir! — Que ferais-je ici-bas sans toi? — Tu étais mon bonheur et ma vie; — mais ce que je souffrais là-dedans est au-dessus de la force et du courage de l'homme. — Ce poignard sera plus prompt, et j'aime mieux une mort volon-

taire, pour te rejoindre. — ô chère moitié de mon âme! — Elle est là, là, dans cette froide bière. Pourquoi n'a-t-on pas pu nous mettre dans le même cercueil? — Comment, elle est là, cette femme si belle! — Je veux mourir en embrassant son cercueil!

(Il tire son poignard.)

Mais pourquoi non? Je veux la voir encore une fois; je veux mourir plus près d'elle.

(Paul veut disjoindre avec son poignard les planches du cercueil, puis il s'arrête.)

Il ne faut pas que je brise ce poignard; j'en vais avoir besoin tout à l'heure. Ah! ces deux scélérats ont laissé un outil.

(Il prend le ciseau apporté par Marc. — Les planches du cercueil tombent une à une, puis on voit le corps d'Hélène vêtue de blanc.)

O doux et charmant visage! quel calme et quelle sérénité elle a gardés dans la mort! Oh! en exhalant le dernier soupir, elle ne doutait plus de moi, elle savait qu'elle allait m'attendre, elle était sûre que je ne manquerais pas à ce dernier, à cet éternel rendez-vous. Sans cela, elle n'aurait pas cet aspect d'un sommeil paisible. — Pardonne, chère âme envolée, les regrets que je donne à ce corps charmant qui reste ici. — Allons, elle m'attend.

(Il s'agenouille près du cercueil; il contemple encore Hélène, il baise une de ses mains, il s'appuie sur le cercueil et pose le poignard sur son cœur à lui.)

Hélène, Hélène, me voici!

(A ce moment entrent par la brèche Nina et Antonio. — Nina recule, Antonio avance.

SCÈNE XIII.

ANTONIO. — Ah ! mon cher maître, vous êtes encore vivant !

NINA. — Et elle... elle est morte !

(Elle s'agenouille près du cercueil.)

ANTONIO. — Nina était au désespoir; elle n'osait déclarer à Raymond que vous étiez dans ce coffre : il vous aurait tué ! — Moi, on m'avait enlevé et mis à bord d'un navire qui sortait du port ; mais ce navire a été obligé de rentrer à cause du vent contraire ; je me suis échappé. — Nina avait déjà pris les moyens de venir vous délivrer, s'il en était temps encore, des horribles tortures auxquelles vous étiez condamné. — Heureusement...

PAUL, *à Nina*. — Voyez, voyez, comme elle est encore belle ! — Mes amis, je vous remercie de votre dévouement ; mais il faut que je meure. — J'ai promis à Hélène d'aller la rejoindre, et, d'ailleurs, que ferais-je sans elle, sans cette chère âme ? Pourquoi traînerais-je mon corps à travers le monde ?

ANTONIO. — Ah ! monsieur !

PAUL. — Ne me dites rien : vous voyez que je ne suis ni désespéré, ni même exalté. — Je vais quitter la vie comme on quitte un logis malsain et délabré, — surtout quand on va en retrouver un... où est Hélène. Retirez-vous tous les deux ; laissez-moi seul avec Hélène, puis revenez dans une demi-heure ; vous nous enterrerez tous deux ensemble.

NINA, *criant*. — Ah ! mon Dieu !

ANTONIO. — Qu'est-ce ?

NINA. — Mais non, c'est une illusion, une cruelle illusion !

PAUL. — Que dites-vous ?

NINA. — Mais non, je ne me trompe pas ! ce visage si pâle a repris un peu de coloris; cette poitrine se soulève; Hélène n'est pas morte !

PAUL. — Silence ! elle vient me rappeler mon serment.

NINA. — Silence à votre tour ! Éloignez-vous un peu; je vous dis qu'elle n'est pas morte, elle respire ! Tenez ! (*Elle porte la main de Paul sur la poitrine d'Hélène.*) Sentez-vous son cœur ?

PAUL. — Il bat.

NINA. — Écartez-vous; que son premier regard ne vous voie pas, ce serait une émotion trop forte.

(Nina coupe rapidement les vêtements d'Hélène, puis elle lui fait respirer un flacon qu'elle avait apporté pour Paul. Hélène se réveille et promène autour d'elle des yeux égarés.)

SCÈNE XIV.

HÉLÈNE. — Où est Paul ? Il n'est pas encore arrivé ? Je ne croyais pas le ciel aussi sombre. Mais je ne suis peut-être pas dans le ciel. Peu importe ! pourvu que Paul y vienne. — Ah ! mon Dieu ! je me rappelle... pourvu que ce soit ma dernière prière qu'on ait exaucée ! Je me souviens du délire qui a précédé ma mort, et de ce que j'ai demandé à Raymond quand je croyais que Paul me trahissait. Oh ! on n'aura pas obéi à cet ordre cruel et insensé ! D'ailleurs je l'ai révoqué, je l'ai maudit, cet ordre. Mais si Paul... s'il me trompait ! Si c'était vrai, ce

mariage, s'il ne venait pas! Eh bien! je l'attendrai. Dans l'immortalité, on peut bien attendre la fin naturelle de la vie d'un homme.

NINA, *à voix basse.* — Ma chère maitresse!

HÉLÈNE. — Eh bien! oui, j'attendrai... S'il en aime une autre, j'attendrai la fin de ce bonheur éphémère; même si mon âme peut s'occuper encore des choses de la terre, je veillerai sur lui.

NINA. — Ma chère maîtresse!

HÉLÈNE. — Eh quoi! Nina? elle est donc morte aussi, et elle est arrivée avant lui? — Mais où suis-je?... ce caveau... ces planches... ce cercueil... C'est mon cercueil!... je suis enterrée!... ah!

(Elle tombe évanouie dans les bras de Paul et de Nina. — On lui fait encore respirer le flacon. — On lui frotte les tempes avec la liqueur qu'il contient. — Hélène rouvre les yeux.)

HÉLÈNE. — Paul! Paul!... Vivants... vivants tous les deux! Nina! Antonio! Mais dites-moi vite... Je vais devenir folle... je veux savoir... je veux comprendre... car j'étais morte.

PAUL, *aux genoux d'Hélène et les tenant embrassés.* — Oui, tu vis, chère Hélène! chère ange! tu vis pour mon bonheur! tu vis, puisque je vis. Quand je t'ai crue morte, j'allais te rejoindre. Tu es morte pour tout le monde, mais tu vis pour moi, pour moi seul, pour moi qui t'adore et qui ne vis que pour toi et par toi!

HÉLÈNE. — Mais... ce cercueil...

NINA. — On vous dira tout, chère maîtresse. Remercions Dieu d'abord, et ensuite fuyons d'ici.

PAUL. — Mais où aller?

ANTONIO. — Ce navire qui m'avait emmené et qui

est rentré dans le port, il partira dans trois heures; allons nous y cacher.

HÉLÈNE. — Ah! Paul, nous ne nous quitterons donc jamais!

PAUL. — Jamais!

NINA. — Antonio, va chercher la voiture que nous avons laissée à la porte du cimetière. Elle nous conduira promptement au navire; elle contient des provisions dont vous avez grand besoin tous les deux. — Buvez d'abord quelques gouttes de ce cordial.

HÉLÈNE. — Mais, Nina, tu savais donc que je n'étais pas morte?

NINA. — Non. Mais je savais que M. Paul... dans ce coffre...

HÉLÈNE. — Grand Dieu! je me rappelle. — Horrible! horrible! et c'était moi!

PAUL, *la serrant dans ses bras.* — Le ciel a tout conduit : sans cet accès de délire qui vous avait fait donner cet ordre, sans la scélératesse des neveux de Raymond, c'est vous qui auriez subi la plus épouvantable agonie. — Ah! chère Hélène, les méchants mêmes et ceux qui offensent Dieu lui obéissent encore sans le savoir, et leurs crimes concourent souvent aux desseins de la divine Providence.

ANTONIO. — La voiture est là.

NINA. — Maintenant, Antonio, aide-moi à tirer du coffre les diamants et les pierreries; nos amants les oublieraient, et ils en auront besoin dans la solitude où nous allons cacher notre bonheur.

LE

TESTAMENT NORMAND.

PERSONNAGES.

Mme URSULE RIGOIS.	M. RIGOIS.
RÉGINE SAPHYR.	LE TABELLION.
Mme BRÉMONT.	UN DOMESTIQUE.
PHILIPS.	VOISINS.
M. SAPHYR.	

La scène se passe en Normandie. Le théâtre représente l'intérieur d'une ferme.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPS, LE TABELLION.

LE TABELLION. — Mais d'où vient, monsieur Philips, que vous ne vous mettez pas sur les rangs avec votre jolie ménagère ? Voici trois jours que je passe entre vous deux, et je puis dire que je n'ai jamais vu un ménage aussi parfaitement d'accord sur tous les points.

PHILIPS. — La raison en est bien simple, mon-

sieur le tabellion : l'oncle dont nous héritons et chez lequel j'ai été élevé jusqu'à mon mariage, l'auteur du testament bizarre dont la difficile exécution vous retient ici depuis trois jours, — avait épousé, après de longues traverses, une jeune fille dont il était ardemment épris, et qui de son côté l'aimait à en perdre la tête. Ils n'étaient pas mariés depuis trois mois que l'amour avait disparu. Il n'y a pas de haine aussi terrible que celle dont l'origine est de l'amour gâté. — Au bout de six mois, ils étaient séparés et ils plaidaient. Mon oncle a passé le reste de sa vie à faire des épigrammes contre les femmes et contre le mariage. — Sa dernière a été écrite sur une page de son testament; c'est moi qui l'ai écrite sous sa dictée pendant les derniers jours de la maladie dont il est mort. — Cherchez-la, vous avez le testament.

LE TABELLION, *lisant de place en place...* — « Ordonne que la ferme des Aulnes avec la terre en dépendant et une poularde grasse soient délivrées en toute propriété... » — Ce n'est pas cela ; c'est le fameux article que je commence à désespérer d'exécuter... Ah ! voici, c'est en vers :

A son second matin, d'Éden le premier hôte,
  A ses côtés, en place de sa côte,
Vit « la chair de sa chair et les os de ses os, »
Et son premier sommeil fut son dernier repos.

PHILIPS. — Je devins amoureux de Sydonie. — Mais comment avouer à mon oncle que je songeais à me marier? — Il me prit un tel chagrin, que j'en tombai malade. Il était bon, il me questionna; je

lui avouai la vérité. — « C'est juste, me dit-il, voilà assez longtemps que tu es garçon et heureux : il est temps de payer ton tribut. Je te rendrais peut-être service en te laissant mourir de ton ridicule chagrin. — Et moi aussi, dit-il avec amertume, j'ai failli mourir; bien plus, j'ai voulu me tuer parce qu'on ne voulait pas me laisser marier. Fais ce que tu voudras. » Je ne me le fis pas répéter deux fois. J'épousai Sydonie, mais je m'aperçus bientôt que la vue de notre tendresse et de notre bonheur ou le chagrinait profondément ou l'exaspérait. Il s'était résigné à un malheur commun et inévitable. Il ne pouvait supporter la pensée qu'il aurait pu être heureux. — Il s'aigrissait et se fâchait au moindre prétexte; je voyais qu'il ne tarderait pas à se séparer de nous. J'aimais mon oncle, qui m'avait élevé. — De plus, je ne me souciais pas de perdre son héritage. Nous primes le parti, Sydonie et moi, d'abord de cacher notre amour, ensuite de feindre de nous aimer moins, — puis de nous quereller quelquefois. Mon oncle était enchanté, nous accablait de bons mots et reprenait sa sérénité. — « Avoue, me dit-il, que tu me prenais pour un homme bizarre et un peu maniaque; tu te croyais sans doute plus habile ou plus heureux que moi. »

Il est mort, nous croyant tous deux désespérés de notre union. Comme cela a duré assez longtemps, le bruit s'en est répandu, et nous ne trouverions nulle part les deux voisins qui voudraient affirmer par serment que jamais il n'est venu à leur connaissance que nous ayons eu un seul différend depuis notre mariage, et c'est une clause nécessaire.

LE TABELLION. — Oui. (*Lisant.*) « La ferme des Aulnes et la terre qui en dépend, avec une poularde grasse, aux deux personnes mariées depuis au moins un an et un jour qui affirmeront par serment qu'elles ne s'en sont jamais repenties ni l'une ni l'autre ; — deux voisins devront également jurer... etc., etc. » — C'est fâcheux pour vous de perdre cette jolie petite ferme, surtout avec tous les droits pour l'obtenir.

PHILIPS. — Grâce à mon oncle, nous sommes aussi riches que nous le désirons.

LE TABELLION. — Après tout, si aucun des candidats ne remplit les conditions exigées, vous garderez la ferme. Nous n'avons plus que deux prétendants, et nous avons dû repousser douze couples depuis trois jours.

PHILIPS. — Mais M. et madame Rigois ont à peu près rempli les conditions ; ils ont prêté le serment avec enthousiasme, et ils ont fourni quatre voisins au lieu de deux pour témoins de leur union.

LE TABELLION. — Ces Rigois ne m'inspirent pas de confiance ; ils sont trop doucereux ; j'attends avec impatience le résultat des informations que j'ai fait prendre, et pour lesquelles je les ai fait revenir après déjeuner.

SCÈNE II.

PHILIPS, LE TABELLION, RIGOIS, URSULE RIGOIS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. — Voici, monsieur le tabellion, la réponse à la lettre que vous avez envoyée à la commune voisine.

LE TABELLION. — C'est bien.

LE DOMESTIQUE. — M. et madame Rigois montent l'escalier ; ils disent que vous les attendez.

LE TABELLION, *après avoir lu la lettre.* — Fais-les entrer. (*A Philips.*) On ne sait rien, si ce n'est que c'est un excellent ménage.

PHILIPS. — Alors la ferme est à eux, avec la terre et la poularde grasse.

LE TABELLION. — Cela m'en a tout l'air.

M. RIGOIS *entre, donnant le bras à sa femme.* — Prends garde, ma biche, il y a un pas : pose doucement tes chers petons.

URSULE RIGOIS. — Mille remercîments, mon cher mari ; je suis toujours bien sensible à vos attentions.

RIGOIS. — N'est-ce pas mon devoir, ma poule, et un devoir bien doux, de veiller sans cesse sur toi, d'écarter de ton chemin la moindre épine ?

URSULE. — Et moi, mon doux ami, ne voudrais-je pas me mettre entre vous et le moindre chagrin ?

LE TABELLION, *à Philips.* — Ces gens m'agacent les nerfs.

RIGOIS. — Je ne passe pas un jour, ma chatte, sans remercier le ciel de vous avoir donnée à moi, et...

LE TABELLION. — Monsieur et madame, vous avez accompli le vœu du testateur; il ne me reste plus qu'à rédiger l'acte qui vous constitue propriétaires de la ferme et de la poularde grasse. (*A Philips.*) Mon clerc n'arrive pas; voulez-vous avoir l'obligeance d'écrire sous ma dictée?

PHILIPS. — Volontiers.

(Le tabellion et Philips se mettent à une table au fond du théâtre, le tabellion dicte à voix basse, Philips écrit. M. et madame Rigois restent sur le devant du théâtre.)

MADAME RIGOIS. — Ne trouvez-vous pas, mon bien-aimé, que cette clause d'une poularde ajoutée à la ferme est très-singulière?

M. RIGOIS. — Le testateur était un homme bizarre, ma colombe, comme le prouve assez cet article de son testament; mais il est d'usage dans ce pays d'ajouter aux redevances en argent quelques provisions en nature. Beaucoup de pièces de terre sont louées pour vingt écus, par exemple, et un cent d'œufs, ou bien pour dix écus et un poulet gras à chaque grande fête de l'année.

URSULE. — Je vous remercie, mon fidèle ami, de cette explication.

RIGOIS. — Je suis trop heureux, mon chou, de vous faire un plaisir, quelque petit qu'il soit.

LE TABELLION, *à Philips.* — Je ne peux plus les supporter! Allons finir l'acte dans la pièce à côté!

(Le tabellion et Philips emportent le papier et les plumes. M. et madame Rigois restent seuls.)

URSULE. — Il m'est avis, mon bon mari, que nous ferions bien de planter la crémaillère dans cette ferme, qui nous appartient désormais, et la poularde grasse pourrait bien y jouer son rôle.

RIGOIS. — Pensée ingénieuse, ma déesse, et à laquelle j'applaudis avec enthousiasme. Cette poularde au riz...

URSULE. — Y pensez-vous, mon ami? une poularde grasse au riz!...

RIGOIS. — Certes, oui, j'y pense, ma chère fée. j'aime beaucoup la poularde, et j'aime beaucoup le riz. Il me semble alors difficile de ne pas faire un mets exquis avec les deux réunis.

URSULE. — Mais on se moquerait de nous!

RIGOIS. — Et pourquoi cela, ma tourterelle, se moquerait-on de nous?

URSULE. — Parce qu'on ne met au riz que des vieilles poules, mon bon.

RIGOIS. — Eh! s'il nous plait, à nous, d'y mettre une belle poularde grasse, ça n'en sera que meilleur.

URSULE. — Ça ne se fait pas.

RIGOIS. — Il est bien sûr, ma nymphe, que ça ne se fait pas soi-même et tout seul; mais, quand nous l'aurons fait, on le trouvera excellent.

URSULE. — Pourquoi faire rire à nos dépens?

RIGOIS. — Et qui se permettrait, ma rose, de rire à nos dépens?

URSULE. — Mais... tout le monde.

RIGOIS. — Il n'est pas probable, chère vigne dont je suis l'heureux ormeau, que tout le monde sache

que nous aurons mangé une poularde au riz avec trois ou quatre amis.

URSULE. — Quand on dit tout le monde, c'est une manière de parler.

RIGOIS. — Et une assez mauvaise manière, mon adorée.

URSULE. — Nous ne sommes pas ici à l'Académie, cher Edouard.

RIGOIS. — C'est pour cela que nous sommes forcés de parler correctement, chère compagne de ma vie. Tout ce qu'il plaît à un académicien de dire est français après qu'il l'a dit, s'il ne l'était pas auparavant.

URSULE. — Je ne sais rien, cher ami, de plus ridicule que de parler ainsi un langage plissé à petits plis et empesé !

RIGOIS. — Je vous demande humblement pardon, ma reine, mais vous confondez la correction avec le pédantisme.

URSULE. — Mettons que je ne sais pas le français, et que c'est le bas-breton que j'ai appris au Sacré-Cœur.

RIGOIS. — Vous parleriez la langue la plus barbare, lumière de ma vie, que le son de votre voix suffirait pour me ravir.

URSULE. — Vous prenez peut-être cela pour un compliment ?

RIGOIS. — Mais j'estime que les femmes les plus difficiles ne le laisseraient pas traîner et s'empresseraient de le ramasser.

URSULE. — Joli compliment, qui veut dire que le

babil des femmes est comme celui du perroquet, qu'onne daigne pas faire attention à la pensée qu'il exprime, ou plutôt qu'on croit qu'il ne veut rien dire.

RIGOIS. — Parlons d'autre chose, chère idole. Tout bien considéré, il faudra faire la poularde au riz. Il n'y a pas là de quoi hausser vos charmantes épaules.

URSULE. — Si fait bien, il y a de quoi, et mes épaules ne seraient pas les seules qui se hausseraient.

RIGOIS. — Je ne professe pas comme pour les vôtres, dame de mes pensées, un culte respectueux pour toutes les épaules, et je trouverais plaisant qu'à ma table quelqu'un se permît de se moquer de moi. Je l'aurais bien vite mis à la porte.

URSULE. — N'allez-vous pas faire de cela une grosse affaire? — Ne vous mêlez donc pas, mon chéri, des choses du ménage. Rien ne déplaît plus aux femmes qu'un homme-Catherine, qui s'immisce dans les casseroles et la marmite. — On fera la poularde à la sauce blanche, comme cela doit se faire.

RIGOIS. — Mais pourquoi cela se doit-il?

URSULE. — Parce que.

RIGOIS. — Oh! c'est là la grande raison des femmes... parce que! Il semble qu'à cette raison triomphante il n'y ait plus rien à répondre.

URSULE. — Les femmes sont si bêtes!

RIGOIS. — Je n'ai pas dit cela... mais elles sont quelquefois bien entêtées!

URSULE. — Vous les appelez entêtées quand elles résistent à votre entêtement.

RIGOIS. — Sexe charmant, mais têtu, mais plein de préjugés ! Vous savez, chère amour, comme j'ai horreur des préjugés !

URSULE. — C'est-à-dire que vous aimez à vous singulariser.

RIGOIS. — Disons tout de suite que je suis un idiot. Voyons... ma céleste aimée, soufflons sur ce nuage qui obscurcit votre beau front.

URSULE. — Voulez-vous dire que je suis en colère ?

RIGOIS. — Ma foi, si vous voulez savoir la vérité, chère beauté, vous en avez furieusement l'air.

URSULE. — Mais c'est qu'aussi une sainte manquerait de patience !

RIGOIS. — En voilà assez, n'en parlons plus.

URSULE. — A la bonne heure ! et ne vous mêlez plus de ces choses-là. La poularde sera excellente à la sauce blanche.

RIGOIS. — Quand j'ai dit qu'il n'en fallait plus parler, ma charmante, c'est que j'entendais bien que l'on ferait ainsi que j'ai dit.

URSULE. — Vous êtes fou !

RIGOIS. — Et vous la créature la plus opiniâtre !

URSULE. — C'est bien heureux que je m'obstine quelquefois à vous empêcher de faire des sottises !

RIGOIS. — Merci !

URSULE. — Il y a de quoi, si ça peut vous corriger.

RIGOIS. — Me corriger ! Ah çà ! je suis donc tombé en enfance ! je suis donc un crétin ! Eh bien !

ça ne m'arrive pas souvent, mais j'aurai fait une fois ma volonté... on mangera la poularde au riz.

URSULE. — Non !

RIGOIS. — Au riz.

URSULE. — Quel jour comptez-vous donner ce dîner ?

RIGOIS. Mais... après-demain.

URSULE. — Eh bien! j'irai dîner chez ma mère.

RIGOIS. — Je vous le défends !

URSULE. — Vous me défendez d'aller dîner chez ma mère ? L'obéissance a des bornes, et ceci les dépasse.

RIGOIS. — Ah ! c'est comme cela ! Vous croyez empêcher le dîner d'avoir lieu ! Eh bien ! je le donnerai au restaurant ; au plus cher : à trente francs par tête, sans le vin.

URSULE. — Fou et prodigue !

RIGOIS. — Sarpejeu ! madame Rigois, je vous ai aussi par trop gâtée ! Il est donc à dire que je ne serai pas le maître chez moi ? Je le serai, madame Rigois ! Je vous le ferai voir ! Vous n'irez pas dîner chez votre mère ; vous resterez ici, et vous ferez les honneurs à nos amis ; et vous leur servirez la poularde... au riz... avec beaucoup de riz !

URSULE. — Je sais bien que la femme n'est qu'une esclave. J'obéirai, mais je ne mangerai pas, et je ne cacherai pas mes larmes.

RIGOIS. — Oh ! vous voudriez me faire passer pour un despote, pour... un brutal ! Pourquoi ne dites-vous pas que je vous bats ?

URSULE. — Si vous ne le faites pas, je ne vous en sais pas de gré, c'est que vous ne l'osez pas.

RIGOIS. — Je ne l'ose pas?... Et qui m'en empêcherait?

URSULE. — Mais croyez-vous que mon frère le capitaine de dragons...

RIGOIS. — Votre frère! est-ce à dire que vous me menacez de votre frère? Parce qu'il est soldat, croyez-vous me faire peur?... Je proteste contre le despotisme du sabre! Il n'y a pas de sabre, si long qu'il soit, qui m'empêchera d'être le maître chez moi. Ah! votre frère? Eh bien! qu'il vienne se mêler de mes affaires, il trouvera à qui parler! Je ne suis qu'un pékin, mais, sarpejeu! il n'y a plus de pékin! je suis caporal dans la garde nationale, et j'ai mon sabre aussi!... Votre frère! mais je me moque pas mal de votre frère!

URSULE. — C'est facile à dire, il est à cent lieues d'ici.

RIGOIS. — Mais écrivez-lui de venir, que je lui dise à son nez, à ses moustaches, que je me moque de lui!... Ah! j'ai peur... Oui, je suis bien de ceux qui ont peur!... Mais qu'il vienne donc!

(M. Rigois, hors de lui, prend une chaise et la brise par terre. Madame Ursule Rigois jette un cri et s'évanouit sur une autre chaise. Le tabellion et Philips accourent au bruit.)

PHILIPS. — Mais, grand Dieu! qu'est-ce qu'il y a?

URSULE. — Ah! messieurs, vous faites bien d'arriver. Vous me sauvez peut-être la vie!

RIGOIS. — Ah! c'est que je n'ai pas peur, moi! je l'attends, votre capitaine de dragons! je lui

ferai manger son casque et ses bottes... et au riz, encore !

PHILIPS. — Calmez-vous, monsieur Rigois.

RIGOIS. — Me calmer ! mais je suis calme, très-calme ; heureusement que je suis calme, car je ne sais sans cela où la fureur me porterait !

URSULE. — Messieurs, ne me laissez pas seule avec ce furieux.

RIGOIS. — Hypocrite !

URSULE. — Enragé !

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. — Messieurs, une dame, qui s'appelle madame Régine Saphyr, demande à vous parler. Elle est accompagnée de quatre voisins qui la connaissent depuis son enfance. Elle vient, dit-elle, pour la ferme et pour la poularde.

LE TABELLION. Elle arrive à propos, car je n'ai pas besoin de dire à M. et à madame Rigois qu'ils ont perdu tous leurs droits à l'aubaine.

URSULE. — Eh bien ! tant mieux, on ne mangera pas la poularde au riz !

RIGOIS. — Ah ! vous croyez cela, madame Rigois ? Eh bien ! c'est ce qui vous trompe : on en mangera tous les jours, le matin et le soir ; on ne mangera plus autre chose à la maison.

(Ils sortent. — Entrent par une autre porte Régine Saphyr et deux de ses voisins avec leurs femmes.)

LE TABELLION. — C'est vous qui êtes madame Saphyr, madame ?

RÉGINE. — Oui, monsieur.

LE TABELLION. — Vous venez pour la ferme ?

RÉGINE, *regardant une lettre qu'elle a entre les mains.* — Et pour la poularde, monsieur.

TABELLION. — L'une ne va pas sans l'autre. Quels sont ces messieurs et ces dames ?

RÉGINE. *consultant toujours sa lettre.* — Les voisins exigés par la clause du testament, et ma mère.

LE TABELLION. — Depuis combien de temps êtes-vous mariée, madame ?

RÉGINE. — Il y aura trois ans à Noël, monsieur.

LE TABELLION. — Et depuis deux ans et demi il ne s'est pas élevé une seule discussion entre votre mari et vous, et vous ne vous êtes repentis ni l'un ni l'autre ?... Mais où est votre mari, madame ?

RÉGINE. — Je l'attends, monsieur ; il ne va pas tarder à venir.

PHILIPS. — Veuillez vous asseoir, mesdames et messieurs. On va vous faire servir des rafraîchissements. Quand M. Saphyr sera arrivé, vous sonnerez ici, un domestique se présentera, et vous n'aurez qu'à lui ordonner d'avertir M. le tabellion et... votre serviteur.

SCÈNE IV.

RÉGINE SAPHYR et MADAME VEUVE BRÉMONT, mère de Régine, sur le devant du théâtre; les voisins et les voisines assis dans le fond.

MADAME BRÉMONT. — Pourvu que ton mari arrive...

RÉGINE. — Sa lettre est bien claire : « Mardi, 22 mai, à deux heures après midi, j'arriverai à la ferme des Aulnes, soyez-y avec votre mère et deux voisins. Soyez habillée en blanc avec des rubans bleus, je vous dirai pourquoi. » Le rose me va beaucoup mieux. Cependant je n'ai pas osé lui désobéir. Quelle peut-être la raison de me faire mettre une couleur qui ne me va pas?

MADAME BRÉMONT. — La raison est bien simple : c'est pour être sûr de te reconnaître.

RÉGINE. — Ce serait trop fort.

MADAME BRÉMONT. — Ecoute donc, Régine, Saphyr n'est pas de ce pays : il était en relâche avec son navire quand il a été amené chez nous par feu ton père; puis il est reparti, ne t'ayant vue qu'une fois. Il nous a écrit de New-York qu'il te demandait pour femme, en nous priant de lui répondre à Philadelphie; puis, ayant reçu notre réponse favorable, il nous a écrit du banc de Terre-Neuve, en nous envoyant ses papiers, pour nous prévenir de faire publier les bans et de tenir tout prêt pour trois mois après. Trois mois après, il arrivait. On vous a mariés à la municipalité.

RÉGINE. — Puis il m'a dit : « Ma chère femme, il faut que dans quatre heures je sois au Havre, d'où part mon navire demain à midi. Il y a une heure de route ; mais j'irai vite si vous voulez qu'on nous marie à l'église. — Si je le veux ! m'écriai-je ; mais je ne me crois pas mariée du tout jusque-là. Vous ne me faites pas l'effet d'être mon mari, et je ne saurais vous appeler autrement que M. Saphyr. — Eh bien ! dit-il, arrivez au Havre demain matin à huit heures. La messe sera toute prête et les cierges allumés. » A neuf heures, la cérémonie de l'église était prête au Havre ; à dix heures, il m'avait quittée pour veiller à ses préparatifs de départ, et je ne l'ai plus revu. Je comprends qu'il ait peur de ne pas me reconnaître. Pourvu qu'il ne me trouve pas plus laide !

MADAME BRÉMONT, *souriant.* — Sois tranquille : tu n'étais qu'une enfant, et tu as aujourd'hui toutes les grâces de la jeunesse. Mais une de nos voisines a mis aussi des rubans bleus.

RÉGINE. — Elle est bien laide, ma mère !

MADAME BRÉMONT. — C'est vrai. Sais-tu qu'il a eu là une excellente idée de concourir pour la possession de la ferme des Aulnes? Mais comment a-t-il appris le testament?

RÉGINE. — Par quelques autres marins du pays qu'il aura rencontrés.

(Entre le capitaine Saphyr.)

RÉGINE. — O mon Dieu ! ma mère, est-ce que cet homme à grande barbe noire sera't mon mari ?

MADAME BRÉMONT. — Je crois qu'oui ; il n'a vait

pas de barbe il y a trois ans; cependant je crois le reconnaître. Il est du reste fort bien.

SAPHYR. — Pardon, mesdames, entre vous deux qui avez des rubans bleus, laquelle me fait l'honneur de s'appeler madame Saphyr ?

RÉGINE. — C'est moi, mon cher Saphyr !

(Elle va pour se précipiter dans ses bras, Saphyr l'arrête d'un geste.)

SAPHYR. — Chut ! ne compromettez pas la position, ma chère épouse.

MADAME BRÉMONT. — Enfin, vous voici, mon gendre ! embrassez-nous, et dites-nous...

SAPHYR. — Chut ! ma belle-mère, nous causerons de tout cela plus tard.

RÉGINE. — Il me semble qu'après deux ans et demi de mariage et de séparation...

MADAME BRÉMONT. — Plus tard ! quand vous serez aux Antilles sans doute !

SAPHYR. — Au nom du ciel, mesdames, occupons-nous de la ferme et de la poularde.... n'échangeons pas un mot qui y soit étranger, ou tout serait perdu... je vous le demande en grâce. Où est le tabellion?

RÉGINE. — Il nous a dit de sonner quand vous seriez arrivé.

SAPHYR. — Sonnez donc alors. Je suis ponctuel : deux heures moins cinq minutes.

(Entre le domestique.)

MADAME BRÉMONT. — Prévenez M. le tabellion que M. Saphyr est arrivé.

SAPHYR. — Et part pour la Chine demain matin.

RÉGINE. — Comment !

SAPHYR. — Chut !

MADAME BRÉMONT. — Demain matin? Ça n'est pas possible !

SAPHYR. — Chut !

MADAME BRÉMONT. — En attendant le tabellion, permettez que je vous présente nos voisins et voisines, auxquels vous devez des remerciments.

SAPHYR. — Chut !... Tantôt...

(Entrent le tabellion et Philips.)

LE TABELLION. — Monsieur Saphyr ?

SAPHYR. — C'est moi. Vous êtes le tabellion?

LE TABELLION. — Oui.

SAPHYR. — Et monsieur?

PHILIPS. — L'exécuteur testamentaire du défunt.

SAPHYR. — Trés-bien. Aux termes du testament, je viens réclamer une ferme et une poularde... grasse. Me voici : Onésime Saphyr, capitaine de navire. Voici Régine Saphyr, ma femme. Nous sommes mariés depuis deux ans et demi. Voici le contrat. Depuis ce temps, pas une discussion, même la plus légère, n'a eu lieu entre nous, pas une plainte, pas un regret, n'a été exprimé. Il faut deux témoins, en voici quatre ; leur moralité est attestée par ce papier.

LE TABELLION. — Ainsi, vous ne vous repentez pas d'avoir épousé votre femme? Elle ne vous a donné aucun regret?

SAPHYR. — Non, monsieur.

LE TABELLION. — Et vous l'épouseriez encore aujourd'hui?

SAPHYR. — Oui, monsieur.

LE TABELLION. — Et vous, madame?

RÉGINE. — Si ce sont les mêmes questions, monsieur, je n'ai à faire que les mêmes réponses.

LE TABELLION. — Approchez, les voisins. Donnez à monsieur vos noms et prénoms. (*A Philips.*) Ecrivez.

PREMIER VOISIN. — Jean Claiol et Bérénice sa femme.

DEUXIÈME VOISIN. — Noël Dumont et Dorothée son épouse.

LE TABELLION. — Vous êtes prêts à jurer qu'il est à votre connaissance que le capitaine Saphyr et dame Régine sont mariés depuis deux ans et demi?

PREMIER VOISIN. — J'étais à la noce.

LE TABELLION. — Et que, depuis ce temps, jamais vous ne les avez entendus se plaindre l'un de l'autre?

DOROTHÉE DUMONT. — J'ai entendu quelquefois Régine se plaindre de l'absence de son mari.

LE TABELLION. — C'est une preuve d'affection. Jamais il n'est venu à votre connaissance qu'il y ait eu entre eux aucune querelle ni discussion?

LES TÉMOINS. — Nous le jurons!

LE TABELLION. — Signez. Signez aussi, capitaine Saphyr. Et vous aussi, madame Régine Saphyr. Signez, maître Philips. A mon tour. Monsieur et madame Saphyr, la ferme est à vous. La poularde grasse va être mise dans le garde-manger.

MADAME BRÉMONT. — Est-ce que vous ne nous ferez pas l'honneur de la manger avec nous?

LE TABELLION. — Impossible : on m'attend et je suis en retard.

PHILIPS. — Je suis pris par la même affaire que M. le tabellion.

LE TABELLION. — Voici les titres de propriété de la ferme. Quant à la poularde, possession vaut titre.

(Sortent le tabellion et Philips.)

SAPHYR. — Maintenant, ma chère femme et ma chère belle-mère, vous pouvez me faire toutes les questions que vous voudrez. Cependant vous ferez mieux de faire préparer à souper pour nous et pour les bons voisins que je remercie et que je n'ai pas l'honneur de connaître.

PREMIER VOISIN. — Nous sommes de notre côté enchantés de faire votre connaissance, capitaine Saphyr.

MADAME BRÉMONT *et* RÉGINE, *ensemble*. — Est-ce que vous repartez demain? Pourquoi avez-vous été si longtemps? Resterez-vous longtemps en Chine?

SAPHYR. — Nous n'avons guère de temps; je vous ai dit de me faire des questions, si vous y tenez absolument; mais je n'y veux répondre qu'à mon retour de Chine.

MADAME BRÉMONT *et* RÉGINE. — Mais, mon gendre... — Mais, mon mari...

SAPHYR. — Il est cinq heures; à neuf heures, je pars pour rejoindre mon navire; — je me mets en route demain matin, à la marée; il faut bien une heure pour préparer le dîner, deux heures pour le manger, fumer une pipe et prendre le café. Restera une heure pour causer avec ma femme de nos affaires. Vous voyez bien qu'il faut remettre vos

questions, ou du moins mes réponses, à mon retour de Chine, époque où nous serons encore comme aujourd'hui le modèle des tendres époux et des bons ménages.

L'AUTEUR, *s'avançant sur le bord de la scène, après les trois saluts d'usage* :

MORALITÉ.

Une des causes auxquelles il faut attribuer le grand nombre de mauvais ménages, c'est qu'on apprend aux filles à lacer des filets et non à faire des cages.

DE BAS EN HAUT

OU

L'ÉGALITÉ.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE GAFREVILLE, issu d'une très-ancienne noblesse, à peu près ruiné, sollicitant en vain à la cour quelque place ou quelque faveur qui rétablisse ses affaires.

M. LEGROS DES AULNAIES, ancien marchand qui, après avoir fait une première fortune dans un commerce de melasse en Amérique, s'est installé à Paris, où il en a gagné une seconde en faisant des affaires. Il cache soigneusement la source de sa première fortune, ce qui n'empêche pas que tout le monde la connaît, et prend déjà presque à son insu des mesures pour dissimuler, quand il en sera temps, l'origine de la seconde. Il a à son service des gens de couleur, par habitude, mais pas de ceux qui l'ont connu marchand. Il s'appelle Legros, et ajoute à ce nom celui de des Aulnaies depuis qu'il a acheté à la criée une portion d'un bois appelé les Aulnaies, qu'il a fait défricher, dont il a vendu les bosquets, l'ombre, le mystère, au stère, à la corde et en cotrets; après quoi il a revendu le sol avec de grands bénéfices.

M. ANDRÉ PETIT, commis de M. Legros des Aulnaies, fils d'un employé au ministère des finances. Le jeune homme a de l'ambition, il élève secrètement ses vues jusqu'à la fille de son patron; mais, comme ça peut être long, et comme d'ailleurs la demoiselle n'est pas jolie, il courtise un peu Virginie, pour le mauvais motif.

MADEMOISELLE EUPHÉMIE LEGROS signe les billets à ses amies Euphémie L. des Aulnaies. Celles-ci se moquent parfois entre elles de cette prétention; mais cependant, vis-à-vis de

personnes en dehors de leurs relations habituelles, elles ont soin de dire avec une emphase déguisée : « J'étais hier avec mon amie mademoiselle Euphémie des Aulnaies. » D'ailleurs, elles lui pardonnent bien des choses en faveur de son manque de beauté. Les femmes aiment l'amour de tout le monde, mais il y a des personnes qu'elles n'aiment pas; mademoiselle des Aulnaies reçoit les vers de M. André Petit comme les immortels hument l'encens des vulgaires humains. Fille prudente, elle ne lui répond pas par écrit. La personne du jeune homme ne lui déplaît même pas plus qu'une autre ; mais un pareil mariage ne pourrait tout au plus que lui faire plaisir et ne ferait aucun chagrin à ses amies. Elle n'y songe donc pas ; cependant elle serait fâchée que M. André ne lui fît pas la cour, et au besoin elle lui laisse entrevoir quelques espérances, seulement pour ne pas le décourager tout à fait.

VIRGINIE ROLLAND, femme de chambre de mademoiselle Euphémie des Aulnaies. Jolie fille appartenant à une famille de cultivateurs qui ont un peu de bien ; elle se trompe sur les intentions de M. André.

EUSÈBE, mulâtre, valet de chambre de M. Legros des Aulnaies, amoureux de Virginie.

APOLLON, nègre, domestique de M. Legros des Aulnaies.

DEUX MENDIANTS.

La scène se passe chez M. Legros. — M. Legros est dans son cabinet, à son bureau ; il y a dans la cheminée un feu presque assoupi ; mais on est au mois de mars, la matinée est belle, il fait du soleil. Une large fenêtre permet de voir dans le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEGROS, *seul, une lettre décachetée à la main.* — Voici un horrible malheur, deux hommes tués ! qui va produire à la Bourse une fameuse baisse sur les actions de cette compagnie! Le soin que j'ai eu

d'en envoyer à un journal le récit amplifié et exagéré, vingt hommes morts! ne nuira pas à cette baisse; et, comme les vraies nouvelles, qui n'arriveront que ce soir, démontreront l'exagération des premières, il y aura un mouvement en sens contraire. Il s'agit donc d'acheter aujourd'hui à la Bourse, et de vendre ce soir dans la coulisse. Si ce malheur, cet excellent malheur, ne me rapporte pas cent mille écus d'ici à vingt-quatre heures, je ne saurai plus à quoi me fier. Ah! voilà ce que j'appelle des opérations! Dire que j'ai niaisement gaspillé la meilleure moitié de ma vie à faire une maigre fortune dans un commerce à peu près honnête et tout à fait naïf!

(Entre Eusèbe.)

SCÈNE II.

LEGROS, EUSÈBE.

EUSÈBE. — M. le comte de Gafreville demande s'il peut avoir le plaisir de voir monsieur.

LEGROS. — Le comte de Gafreville... lui-même en personne... ici! oui, certes! Mais donne-moi mon habit noir. Je ne puis le recevoir en robe de chambre. Ah bien oui! mais j'ai aussi des pantoufles et un pantalon à pieds. Il me faudrait un quart d'heure! Prie M. le comte d'entrer.

(Eusèbe sort. — Legros, très-ému, réveille son feu, jette dedans plusieurs morceaux de bois, approche deux fauteuils de la cheminée, ouvre brusquement sa bibliothèque, prend, comme s'il lisait, un livre relié en maro-

quin, et le met sur la cheminée. — Eusèbe annonce M. le comte de Gafreville. — Legros va au-devant de lui, après avoir posé son livre.)

SCÈNE III.

LE COMTE, LEGROS.

LEGROS. — Vous m'excuserez, monsieur le comte, si je vous reçois dans ce costume; certes, si j'avais pensé avoir l'honneur...

LE COMTE. — Vous plaisantez; est-ce que je ne suis pas moi-même en bottes et en lévite, en chenille, comme nous disions autrefois? Vous êtes parfaitement bien, mon cher monsieur.

(Legros fait asseoir M. de Gafreville, et jette encore du bois au feu.)

LE COMTE. — Vous êtes venu chez moi hier au soir; j'étais allé au château; il y avait un siècle que je n'y avais paru, et le roi avait eu la bonté de le remarquer; il m'a dit, aussitôt qu'il m'a vu : « Eh bien! comte Gafreville, revenez-vous de la Terre-Sainte, que l'on ne vous a pas vu cette semaine? » La vérité est que je boude la cour. Le roi, il est vrai, me donne en paroles toutes sortes de témoignages d'estime, je dirai même d'amitié. Ce mot est permis à une famille comme la mienne. François Ier disait: « Roi, prince ou marquis, nous sommes tous gentilshommes. » Ma famille est aussi ancienne que celle des rois; et, si je n'y compte pas de têtes couronnées, je n'y compte ni fous ni criminels. Je m'anime un peu. (*Legros met du bois au feu.*) Mais il est dur de voir le descendant d'une famille qui a été

si longtemps l'appui du trône ne pas obtenir le moindre gouvernement pour rétablir ses affaires. J'en ai demandé un, et le ministre m'a répondu naïvement qu'il n'y avait plus de gouvernement de province. « Et à qui la faute ? » ai-je répondu. (*Il fait si chaud, que le comte s'éloigne un peu de la cheminée. Legros craint qu'il n'ait froid à cette distance et met du bois au feu.*) Mais, mon cher monsieur, ne mettez donc plus de bois au feu ; si vous aimez vos amis, on peut dire que vous les aimez rôtis. Je répondis donc au ministre : « A qui la faute? Comment la royauté, qui se laisse tout prendre, a-t-elle abandonné le droit de récompenser sa fidèle noblesse d'une façon qui ne lui coûtait rien, et qui était tout à la charge des provinces ? Le roi ne pense pas qu'en abandonnant ses droits il abandonne aussi les nôtres ! Le roi est un gentilhomme comme nous, le roi est un d'entre nous qui exerce les fonctions de roi. Voilà toute la différence. Avec quelle bonne grâce François Ier, le roi chevalier, ne cherchait-il pas toutes les occasions de traiter sa noblesse sur le pied de l'égalité ! Les flatteurs corrompent les rois, et finissent par leur faire croire qu'ils sont d'une autre pâte que le reste des hommes. » Mais brisons là. Vous êtes venu me voir hier soir pour causer de l'affaire dont nous avons déjà parlé.

LEGROS. — Le mariage de nos enfants.

LE COMTE. — Oui, l'union projetée entre mon fils, le vicomte, et mademoiselle Legros. Sur les affaires d'argent, nous sommes à peu près d'accord.

LEGROS. — C'est-à-dire que je fais ce que vous voulez, que je donne tout.

LE COMTE. — Quand mon fils donne toute sa noblesse, il eût été au moins singulier de vous voir hésiter à donner tout votre argent. D'ailleurs, il ne convenait ni à mon fils ni à moi de nous occuper d'articles par centaines, comme des procureurs. De cette façon, il n'y a qu'un article. Nous sommes donc d'accord sur ce point. Mais il en est quelques autres que j'ai voulu traiter avec vous, et c'est pour cela que je suis venu vous voir sans façon.

LEGROS. — C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

LE COMTE. — Mon fils demeurera chez moi, avec sa femme ; de temps en temps nous ferons un bon petit dîner de famille, un dîner bourgeois. Ce jour-là nous serons, entre nous, comme de bons amis.

LEGROS. — Vous êtes bien bon.

LE COMTE. — Vous avez vos habitudes, nous avons les nôtres. Il y a dans notre classe des gens qui ne sauraient pas, comme nous, apprécier tout ce que vous et madame Legros possédez de qualités solides, de vertus respectables. Qualités et vertus bien supérieures, sans contredit, à des manières plus ou moins recherchées et à une naissance plus ou moins... illustre. Nous savons tout cela, nous; mais il y a dans nos relations, dans notre famille même, des gens fort entichés de notre noblesse, une des plus anciennes de France, il est vrai ; des gens qui n'ont pas marché avec le siècle, qui ont gardé certains préjugés. On ne peut se brouiller avec sa famille : et comme, d'autre part, je ne souffrirais pas que quiconque... fût-ce mon cousin le prince évêque, ou mon oncle le duc... manquassent

d'égards envers vous et envers madame Legros...

LEGROS. — C'est-à-dire que vous nous verrez à huis clos, en cachette.

LE COMTE. — Non, en bonne fortune.

LEGROS. — Eh bien! monsieur le comte, il y a quelque chose de plus simple. Madame Legros des Aulnaies et moi nous n'allons qu'où l'on nous désire et où l'on ne nous cache pas. Nous n'irons pas chez vous. Notre fille viendra nous voir, votre fils sera le bien reçu quand il l'accompagnera.

LE COMTE. — Allons, le voilà parti... Mais non, la comtesse et moi nous ne renonçons pas au plaisir de vous voir; ce que j'en dis, c'est pour vous. D'ailleurs votre fille ne pourrait pas venir vous voir bien souvent; elle va avoir de nouveaux devoirs, de nouveaux usages à apprendre, à exercer... La nature, également, lui imposera des soins précieux. A ce sujet, j'ai quelques observations à vous faire. Il faudra baptiser les enfants.

LEGROS. — Monsieur le comte pense-t-il que nous ne sommes pas chrétiens? c'est bien assez déjà qu'il ait l'air de nous prendre pour des gens mal élevés.

LE COMTE. — Pas du tout, mon cher; c'est, au contraire, de la mauvaise éducation des miens que j'ai montré de la défiance. On baptisera les enfants. Il faudra leur donner des noms.

LEGROS. — Parbleu! ceux du parrain et de la marraine.

LE COMTE. — Non, il y a dans notre famille des noms consacrés. L'aîné des mâles s'est de tout temps appelé Raymond, et l'aînée des filles Hildegarde.

LEGROS. — Alors, monsieur le comte, vous vous appelez Raymond?

LE COMTE. — Oui certes.

LEGROS. — Eh bien! alors, il n'y a pas besoin de se tourmenter. Vous serez, selon l'usage, parrain du premier mâle, et madame Legros sera la marraine, et vous lui donnerez votre nom de Raymond.

LE COMTE. — Pardon... de quel usage parlez-vous?

LEGROS. — Quand je dis l'usage... c'est peut-être beaucoup dire... seulement, j'ai vu *souvent* les ascendants des deux familles tenir le premier enfant sur les fonts baptismaux.

LE COMTE. — Ah!... oui... très-bien... c'est un usage... très-patriarcal.... cela a du bon. Je ne connaissais pas cet usage-là. C'est bourgeois; mais, je le répète, ça a du bon. Mais, ici, le cas est... différent... Ça ne se pourra pas, j'ai déjà choisi le parrain et la marraine; ce sera mon oncle le duc et ma cousine la comtesse douairière de Selville.

LEGROS. — Monsieur le comte a-t-il encore quelques observations à faire?

LE COMTE. — Oui... à propos des enfants. Je me chargerai de leur éducation; on les amènera vous voir de temps à autre, pas trop souvent... parce que... je ne sais comment vous dire cela... vous êtes d'une vivacité... Il sera nécessaire qu'ils prennent certaines manières... Je ne dis pas que les vôtres ne soient excellentes, ainsi que celles de madame Legros... A propos, que signifie donc ce nom de des Aulnaies que j'ai vu sur votre carte?

LEGROS. — C'est un nom de terre.

LE COMTE. — Cette terre a-t-elle, par lettres du

roi, été érigée en marquisat, en comté, en baronnie, en quelque chose, enfin?

LEGROS. — Non.

LE COMTE. — Je le pensais. Alors ce *de* fait de l'effet aux bourgeois, qui croient que c'est un signe de noblesse. Nigauds, que rien n'empêche de le prendre si ça leur fait plaisir. Regardez ce que c'est que les préjugés; vous et moi nous en rions! mais le vulgaire? Sans ce nom de *des Aulnaies*, qui pour vous et pour moi n'indique pas plus la noblesse que votre vrai nom de Legros, l'affaire était impossible : il n'y aurait pas eu moyen d'envoyer des lettres de faire part du mariage de M. le vicomte Raymond de Gafreville avec mademoiselle Legros; tandis que mademoiselle... Euphémie, je crois?...

LEGROS. — Oui.

LE COMTE. — Qui a trouvé le nom d'Euphémie? ça n'est pas trop bourgeois.

LEGROS. — C'est le nom de ma mère.

LE COMTE. — Oh! mon Dieu! il y a du bon goût partout. Je disais donc que mademoiselle Euphémie des Aulnaies, ça pourra passer... à peu près. Les nôtres sauront à quoi s'en tenir, mais l'honneur de la famille sera sauf aux yeux des bourgeois. On répandra modestement que la terre des Aulnaies a été érigée en baronnie, que c'est de la noblesse de l'Empire.

LEGROS. — Est-ce tout, monsieur le comte?

LE COMTE. — Non, je disais quelque chose... vous m'avez interrompu. Ah! j'y suis. Je disais donc que, madame Legros et vous, vous avez des manières, selon moi, excellentes, pleines de franchise, de rondeur, de bonhomie, là, des manières de bra-

ves gens tout à fait, des manières comme je les aime, qui sont l'indice d'un bon cœur; mais les enfants du vicomte de Gafreville, destinés à vivre dans un certain monde, à aller un jour à la cour, auront besoin...

LEGROS. — Je comprends... Monsieur le comte craint que les enfants de mademoiselle Legros n'aient les manières de leur grand-père... Mais comment ferez-vous pour qu'ils ne prennent pas les manières de leur mère, qui a dû prendre un peu des nôtres? La séparerez-vous de ses enfants?

LE COMTE. — Oh! les femmes prennent si vite les manières de leur situation! Je gage, en six mois, faire une duchesse présentable d'une grisette; avant trois mois, vous ne reconnaîtrez plus votre fille.

LEGROS. — Est-ce là tout, monsieur le comte?

LE COMTE. — Oui... si j'oublie quelque chose, c'est que c'est peu important, et nous avons tout le temps d'en causer.

LEGROS. — A mon tour, donc, monsieur le comte, j'avais très-envie de voir ma fille vicomtesse; j'en avais assez envie pour vouloir y mettre le prix, en argent; mais les humiliations sont de trop; et, tout bien considéré, c'est trop cher. Ma fille ne sera pas vicomtesse.

LE COMTE. — Quand je disais que cet homme est fait de salpêtre!

LEGROS. — Et moi aussi j'ai une noblesse, une fortune acquise honnêtement dans l'industrie, et le maniement d'affaires utiles à mon pays est aussi une noblesse.

LE COMTE. — Personne n'en est plus convaincu

que moi; aussi ce que je vous dis est pour... les autres.

LEGROS. — Et cette noblesse-là, monsieur le comte, je la mets au-dessus de celle des parchemins, qui, entre nous, est passée de mode.

LE COMTE. — Vous ne dites pas ce que vous pensez, mon cher, vous qui consentez à vous dépouiller pour vous insinuer dans cette noblesse de parchemin, à laquelle je vous engage à témoigner plus de respect, membre que vous êtes de la noblesse de sacoche! Ces talons rouges de comptoir sont étranges! Monsieur Legros, oublions tous les deux l'affaire dont j'avais eu la faiblesse de consentir à entendre parler.

LEGROS. — Volontiers, monsieur le comte; rappelez-vous seulement une chose.

LE COMTE. — Laquelle?

LEGROS. — C'est que c'est moi qui vous ai refusé.

LE COMTE. — Adieu, monsieur Legros.

LEGROS. — Je ne vous reconduis pas.

LE COMTE. — Je le vois bien, et ce n'est pas ce que vous faites de mieux; mais j'y trouve mon compte.

SCÈNE IV.

LEGROS, *seul.* — Non, non, vous n'aurez pas ma fille, et surtout vous n'aurez pas la dot de ma fille. Madame Legros va m'en vouloir; elle aurait accédé à tout pour voir sa fille vicomtesse, mais moi! On dirait que ces gens-là se croient d'une autre espèce

que nous; s'il y a deux espèces, ils sont de la mauvaise. J'ai voulu l'entendre jusqu'au bout. La noblesse! avantage donné par le hasard! Je voudrais bien savoir si leurs ancêtres, dont ils sont si orgueilleux, seraient, de leur côté, bien fiers de les avoir pour descendants. Absurde préjugé! Oh! il avait bien raison, celui qui a dit :

Les mortels sont égaux, ce n'est pas la naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence.

(En prononçant ces paroles, Legros, fort agité et drapé noblement dans sa robe de chambre, se promène à grands pas; il reprend sur la cheminée le volume qu'il avait fait semblant de lire ; il hausse les épaules de sa propre faiblesse ; il prend le livre, l'essuie avec sa manche, souffle sur la tranche dorée pour enlever la poussière, le remet dans la bibliothèque, qu'il ferme à double tour et dont il ôte la clef. Il revient des esprits dans les bibliothèques, et bien des gens en ont peur. — Il marche encore en répétant dix fois :)

Les mortels sont égaux, ce n'est pas la naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence.

(Il s'arrête à la fenêtre qui donne sur le jardin; et joue avec ses doigts la *Marseillaise* sur les vitres ; tout à coup il suspend l'hymne.)

Eh! mon Dieu ! qu'est-ce que je vois? Euphémie dans le jardin ! Elle se promène avec M. Petit. Réellement ce M. Petit perd son temps comme s'il était à lui, comme si je ne le lui payais pas. Quatre-vingts francs par mois pour se promener au soleil avec ma fille dans le jardin ! Je trouverais à meilleur marché.

(Il sonne. — Eusèbe entre.)

Eusèbe, appelez-moi M. Petit.

(Eusèbe sort.)

Mais que diable fait ma fille au jardin ce matin? Elle ne sortait pas, d'ordinaire, de sa chambre avant le déjeuner. C'est mon temps qu'il perd, puisque je le lui achète, et le temps, disent tous les proverbes, c'est le bien le plus précieux; donc il me vole.

(Entre Petit.)

SCÈNE V.

LEGROS, ANDRÉ PETIT.

LEGROS. — Vous voilà, monsieur!

PETIT. — Oui, monsieur.

LEGROS. — Monsieur, vous êtes entré chez moi au prix de quatre-vingts francs par mois. Pour quoi faire?

PETIT. — Monsieur, j'ai eu l'honneur d'entrer chez vous en qualité de commis et de secrétaire.

LEGROS. — Votre prédécesseur ne recevait que soixante-dix francs; à ce titre et à quelques autres, je pense avoir droit à de l'exactitude de votre part.

PETIT. — Dites, monsieur, à du zèle, à du dévouement, au dévouement le plus absolu.

LEGROS. — Très-bien! monsieur. Je ne sais si c'est pour faire preuve de ce dévouement que vous vous promenez au jardin au lieu d'être dans votre bureau; mais, à coup sûr, cela ne fait pas preuve d'exactitude à remplir vos devoirs.

PETIT. — Je rendais compte à mademoiselle d'une commission qu'elle avait bien voulu me confier.

LEGROS. — Que vous fassiez les commissions de ma fille, rien de mieux; mais elles ne doivent pas vous empêcher de remplir vos fonctions.

PETIT. — Tenez, monsieur, je viens de vous faire un mensonge.

LEGROS. — Hein?

PETIT. — Mademoiselle ne m'avait pas donné de commission.

LEGROS. — Que faisiez-vous alors dans le jardin?

PETIT. — Je suis tout tremblant; mais autant aujourd'hui qu'un autre jour, puisqu'il faudra bien que je vous le dise.

LEGROS. — Qu'est-ce?

PETIT. — Au moment de parler, ma langue se glace.

LEGROS. — Ah çà! monsieur...

PETIT. — Ah! monsieur, soyez mon second père!

LEGROS. — Qu'est-ce que ça veut dire?

PETIT. — Mademoiselle Euphémie...

LEGROS. — Eh bien?

PETIT. — Eh bien! je l'aime, je l'adore...

LEGROS. — Ah! mon Dieu!...

PETIT. — Je serai pour vous un fils respectueux, dévoué.

LEGROS. — Monsieur Petit, vous vous oubliez...

PETIT. — Je suis jeune et sans fortune; mais, avec votre appui et vos conseils, je parviendrai. D'ailleurs, un dévouement sans bornes à vos intérêts

sera le prix de vos bienfaits. Vos affaires seront les miennes.

LEGROS. — Il n'est pas dégoûté... Monsieur Petit, parlons sérieusement : si je comprends bien vos paroles incohérentes, vous me proposez de vous donner ma fille en mariage?

PETIT. — Oui, monsieur, et croyez...

LEGROS. — Trêve de phrases. Je vais vous montrer une grande indulgence.

(Petit se précipite sur la main de Legros comme s'il voulait la baiser; Legros l'arrête d'un geste superbe.)

LEGROS. — Je vais vous montrer une grande indulgence... Je ne vous chasse pas à l'instant même... Vous finirez votre mois, cela vous donnera le temps de chercher une place.

PETIT. — Mais, monsieur...

LEGROS. — Et, dans votre nouvelle place, vous ferez bien de montrer moins d'ambition.

PETIT. — Mais, monsieur, je ferai comme vous; par le travail, par la probité, je deviendrai riche, je...

LEGROS. — Ah! vous voulez épouser mademoiselle des Aulnaies! Il y a une demi-heure je la refusais à M. le comte de Gafreville, qui venait, en personne, me la demander pour son fils... Vous comprenez que ce n'est pas pour la donner au fils d'un employé au ministère des finances. Non, mon cher, mademoiselle des Aulnaies n'est pas destinée à devenir madame Petit.

PETIT. — Monsieur, mon père est un homme honorable...

LEGROS. — Qui vous dit le contraire? Et vous aussi, mon cher, vous êtes un homme honorable; tout le monde est honorable... Mais, enfin, il y a des classes dans la société... Il y a des rangs... Et c'est là le malheur de ce temps-ci, c'est que tout le monde veut sortir de sa sphère... C'est que tous les moyens sont bons pour arriver à tout... C'est qu'il n'y a, pour personne, ni moyens trop bas, ni ambition trop haute. C'est le tohu-bohu, c'est la confusion!

PETIT. — Monsieur...

LEGROS. — C'est assez, n'en parlons plus. Vous finirez votre mois. Cependant si, pendant les vingt jours que vous avez encore à passer ici, vous vous avisez d'adresser la parole à mademoiselle des Aulnaies, ou seulement de lever les yeux sur elle, il faudra partir cinq minutes après, le temps de rassembler vos plumes et votre canif.

(Entre Eusèbe.)

EUSÈBE. — Monsieur, le déjeuner est servi.

LEGROS. — Tenez, monsieur Petit, mettez-vous là, à mon bureau; il y a là dix lettres à copier. Réparez le temps que vous m'avez perdu. Vous me les descendrez après le déjeuner.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

PETIT, *seul.* — Ah! mademoiselle Legros n'est pas destinée à devenir madame Petit! Ah! je suis chassé

pour avoir seulement pensé à elle! Ce que c'est que les parvenus! Un marchand enrichi! il y a bien de quoi être si fier! une fortune acquise en vendant à faux poids des marchandises sophistiquées! Comme il m'a traité! Quoi! parce que je ne suis pas riche! Je le deviendrai; j'ai de la volonté, de l'intelligence. (*Avec emphase.*) C'est un cœur d'honnête homme qui bat dans ma poitrine, un honnête homme est l'égal de tout le monde. (*Il froisse les lettres à copier et les jette par terre.*) Oui, je deviendrai riche... quand je devrais faire comme les autres. Ah! ça aurait bien abrégé le chemin... que d'épouser la fille d'un millionnaire. Mais elle m'aime, tout n'est pas perdu, les coups du destin respecteront notre amour; cet amour qui est mon bonheur, qui est ma vie... Gardons ces phrases-là pour lui écrire. Racontons-lui ma douleur en vers touchants. L'amour rapproche les conditions, l'amour rend égaux la bergère et le monarque, l'amour... Ça n'est pas, au fond, que j'en aie beaucoup; cependant je la rendrais heureuse. Elle aime les vers; les femmes aiment les vers, le langage des dieux, faisons des vers. Je me rappelle ma première séduite : j'ai perdu une femme, je lui ai fait tout abandonner, famille, mari, enfants, fortune, avec des vers de quatorze pieds! (*Il se lève, se place devant la cheminée, se regarde dans la glace, et arrange ses cheveux.*) Quel dédain m'a montré cette sacoche de Legros! La nature m'a donné de l'esprit et quelques avantages extérieurs, il me semble que cela vaut bien de l'argent. Il ne me croit pas son égal... mais je suis son supérieur. Vil métal! Allons, faisons des vers à sa fille. (*Il se

rassied devant le bureau.) DÉSESPOIR! Ça n'est pas mal pour le titre...

(Entre Virginie, un balai et un plumeau à la main.)

SCÈNE VII.

VIRGINIE, ANDRÉ PETIT.

VIRGINIE. — Quoi! vous êtes ici, monsieur Petit?

PETIT. — Et pas pour longtemps, charmante Virginie.

VIRGINIE. — Que voulez-vous dire?

PETIT. — Que je quitte cette maison à la fin du mois pour n'y jamais rentrer.

VIRGINIE. — On vous a renvoyé?

PETIT. — Non... pas précisément Mais M. Legros, qui s'en fait accroire, a pris avec moi un ton qui ne me convient pas; j'ai donné ma démission.

VIRGINIE. — Ah! mon Dieu!

PETIT. — Je remplis mes obligations envers M. des Aulnaies, mais il ne doit pas oublier que, sous le rapport de l'éducation, des manières, je suis au moins son égal, et qu'il me doit les égards qu'on se doit entre hommes comme il faut. Le berger honnête étant mieux que le prince déloyal...

VIRGINIE. — Et vous partez à la fin du mois?

PETIT. — Oui; je n'ai pas voulu le laisser dans l'embarras.

VIRGINIE. — Écoutez-moi, monsieur Petit. Vous m'avez dit souvent que vous m'aimiez...

PETIT. — Oui, certes, je vous aime, charmante Virginie.

VIRGINIE. — Jusqu'ici j'ai évité de vous répondre, mais ce qui arrive change tout ; moi aussi je vous aime, monsieur Petit. Ma famille est honnête ; mon père est cultivateur, il a amassé un peu de bien...

PETIT. — Je n'ai pas besoin de cela pour vous trouver adorable, ma chère Virginie...

(Il veut l'embrasser.)

VIRGINIE. — Ce n'est pas le moment de plaisanter, monsieur Petit. Parlons sérieusement. Partez d'ici aussitôt que vous le pourrez, je vous donnerai une lettre pour mon père.

PETIT. — Une lettre pour votre père ! mais ne craignez-vous pas qu'il soupçonne...

VIRGINIE. — Que nous nous aimons ?

PETIT. — Oui.

VIRGINIE. — C'est justement ce que je lui dirai dans ma lettre.

PETIT. — Je ne comprends pas.

VIRGINIE. — Comment, vous ne comprenez pas? Je dirai à mon père que vous m'avez fait la cour.

PETIT. — Mais il se fâchera.

VIRGINIE. — Pas le moins du monde. Je lui dirai toutes les bonnes qualités que j'ai découvertes en vous, je lui dirai que je crois que vous me rendrez heureuse... et... le reste vous regardera... vous parlerez à mon père.

PETIT. — Mais que voulez-vous que je lui dise? Il n'est pas d'usage de prendre les pères pour confidents de ces choses-là.

VIRGINIE. — A mon tour, c'est moi qui ne comprends pas. Comment, sans cela, voulez-vous que la chose se fasse?

PETIT. — Mais quelle chose?

VIRGINIE. — Jamais je n'irai contre la volonté de mes parents, et d'ailleurs je n'ai que dix-neuf ans.

PETIT. — J'ai un plan qui vaut mieux que cela. Je vous aime, vous m'aimez, je quitte la maison, mais je vais trouver une autre place; vous sortez le dimanche, eh bien! vous viendrez me voir tous vos jours de sortie.

VIRGINIE. — Vous aller voir? Mais je ne compte pas rester en service une fois mariée.

PETIT. — Comment, une fois mariée! Est-ce que vous allez vous marier?

VIRGINIE. — Ah çà! monsieur Petit, à quel jeu jouons-nous?

PETIT, *avec emphase*. — Au jeu charmant de l'amour.

(Il veut l'embrasser.)

VIRGINIE. — Finissez. Vous dites que vous m'aimez : je suis fille, vous êtes garçon, mes parents m'aiment au point de ne rien me refuser, je vous dis d'aller me demander à mon père; il me semble que c'est clair.

PETIT. — Mais je vous assure que ça ne l'est pas du tout. Qu'est-ce que vient faire votre père entre nous?

VIRGINIE. — Je vous l'ai dit, je ne me marierai pas sans le consentement de mon père.

PETIT. — Ah ! ah ! ah ! (*Il a peine à parler tant le rire l'étouffe.*) Ah ! il s'agit d'aller demander votre main à l'auteur de vos jours. Ah ! ma chère enfant, je ne comprenais pas. Fi donc ! enchaîner notre liberté ! mais le mariage tue l'amour. Non, non, ma chère Virginie, pas de pareilles chaînes, n'ayons que des liens de fleurs. Ah ! elle est bonne !

VIRGINIE. — Eh quoi ! monsieur, vous ne voulez pas m'épouser ?

PETIT. — Mais, ma chère enfant, on n'épouse plus, c'est passé de mode.

VIRGINIE. — Pourquoi alors depuis trois mois me dites-vous sans cesse que vous m'aimez ?

PETIT. — Parce que je vous aime.

VIRGINIE. — Eh bien !... alors ?

PETIT. — Eh bien ! alors, si vous m'aimez aussi, nous n'avons pas besoin du consentement de personne pour jouir d'une félicité parfaite.

VIRGINIE. — Eh bien... alors, allez chez mon père.

PETIT. — Ah çà ! elle y tient ! Voyons, chère enfant, précisons ce coq-à-l'âne. J'ai à votre disposition de l'amour, autant que vous en voudrez, du plus tendre, de l'amour numéro un, mais je suis ennemi du mariage. Je vous aime, il n'y a qu'une chose au monde que j'aime autant que vous... c'est le célibat. Sérieusement, où avez-vous pris cette idée bouffonne ?

VIRGINIE. — Mais je ne vois pas ce que mon idée a d'extraordinaire.

PETIT. — Allons donc, ma chère petite, vous n'y pensez pas.

(Entre Eusèbe.)

EUSÈBE. — Monsieur Petit, le patron vous demande dans la salle à manger.

PETIT. — Ah! mon Dieu! et ses lettres! (*Il ramasse les lettres, les replie, les repasse avec sa manche.*) Il faut que je trouve un mensonge en descendant l'escalier. Bah! il y a quarante marches, c'est plus qu'il n'en faut. Ah! cette pauvre Virginie!...

(Il sort.)

EUSÈBE. — Mademoiselle Virginie, j'ai à vous parler; je remonte aussitôt que j'aurai desservi le déjeuner.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

VIRGINIE, *seule*. — Ah! je comprends maintenant; c'est-à-dire que M. André Petit se trouve trop grand seigneur pour m'épouser. Monsieur aurait daigné laisser tomber sur moi quelques bontés du haut de sa grandeur! Un commis aux appointements de quatre-vingts francs par mois! c'est-à-dire à pas d'appointements, puisqu'on vient de le renvoyer. C'est inouï! parce que ça a deux chiffons de drap qui lui pendent du dos, et que ça a accrochés je ne sais com-

ment à sa veste, ça se croit quelqu'un, ça se croit au-dessus de la fille d'un honnête cultivateur. Comme si une jolie fille d'une famille honnête n'était pas l'égale de tout le monde !

(L'AUTEUR. — Parmi les femmes, les belles sont les nobles et les laides les roturières.)

VIRGINIE. — M. André Petit me trouve présomptueuse de vouloir l'épouser... M. le commis... le commis chassé, ne veut pas descendre de son rang; il a peur de se mésallier. Mais c'est moi qui me serais mésalliée... Ça fait pitié !

(Entre Eusèbe.)

SCÈNE IX.

EUSÈBE, VIRGINIE.

EUSÈBE. — Vous êtes bien bonne de m'avoir attendu.

VIRGINIE. — A vous parler franchement, je ne pensais guère à vous, et c'est bien sans le faire exprès que je suis restée ici... Il faut que je me dépêche de faire mon ouvrage...

(Pendant le reste de la scène elle balaye, dérange et range les meubles, frotte, essuie, époussète.)

EUSÈBE. — Est-ce vrai, mademoiselle Virginie, que vous allez épouser Germain?

(Gros soupir.)

VIRGINIE. — Qui ça... Germain? Le valet de chambre de M. Raymond?

EUSÈBE. — Oui.

VIRGINIE. — Qui vous a dit cette bêtise-là... monsieur Eusèbe ?

EUSÈBE. — Quoi ! ce n'est pas vrai... Vous ne l'épousez pas?...

VIRGINIE. — Moi ! épouser M. Germain ? Un valet de chambre qui n'a que sa place... qu'on peut renvoyer demain, et qui serait sur le pavé... Non ! Dieu merci, je ne suis pas assez folle pour y penser seulement... La ferme de mon père est en partie à lui, et il ne me mariera pas sans me donner une bonne coffrée et une petite dot.

EUSÈBE. — Ah ! mademoiselle, avec votre figure on n'a besoin ni de dot ni de coffrée... Eh bien !... je suis bien heureux que ça ne soit pas vrai !

VIRGINIE. — Qu'est-ce que ça peut vous faire... monsieur Eusèbe ?

EUSÈBE. — J'ai quelques économies, mademoiselle... J'ai deux mille francs... J'ai de plus un cousin qui m'a promis de m'aider à fonder un petit commerce...

VIRGINIE. — Tant mieux pour vous, monsieur Eusèbe.

EUSÈBE. — Et pour vous aussi, si vous le voulez bien...

VIRGINIE. — Comment cela... monsieur Eusèbe ?

EUSÈBE. — En devenant madame Eusèbe, vous seriez la maîtresse absolue de ma personne et de mon petit bien.

VIRGINIE. — Vous n'y pensez pas, monsieur Eusèbe !

EUSÈBE. — Au contraire, j'y pense trop ; ça me rend presque idiot... J'ai des distractions, des

absences de mémoire... J'oublie tout! et, si ça dure, je me ferai mettre à la porte par M. des Aulnaies.

VIRGINIE. — Eh bien! si vous y pensez, il faut vous mettre à n'y plus penser.

EUSÈBE. — Pourquoi cela?

VIRGINIE. — Parce que...

(L'AUTEUR. — *Parce que* est de toutes les raisons que donnent les femmes celle qu'il est le plus difficile de réfuter... Aussi la donnent-elles souvent... Quand une femme dit : *Parce que*... c'est qu'elle a sa résolution bien prise... Si l'on insiste et si l'on en arrache une autre, il est probable que la seconde raison, plus clairement formulée, sera un mensonge.. ou au moins une brutalité.)

EUSÈBE. — Parce que... n'est pas une raison.

VIRGINIE. — C'en en est une si bonne, que je n'en donnerai pas d'autre.

EUSÈBE. — Il me semble cependant, mademoiselle, que, lorsqu'un honnête homme de votre condition et de votre rang vous fait une proposition honorable, le moins que vous puissiez faire est d'appuyer votre refus d'une bonne raison.

VIRGINIE. — Si je ne dis pas ma raison, c'est parce qu'elle est bonne et que, précisément à cause de cela, cela vous fâcherait.

EUSÈBE. — Dites toujours...

VIRGINIE. — Ma foi, puisque vous êtes entêté, tant pis pour vous, monsieur Eusèbe; mais je n'épouserai pas un homme de couleur.

EUSÈBE. — Me prenez-vous pour un nègre, mademoiselle?

VIRGINIE. — Je vous prends pour ce que vous êtes, monsieur Eusèbe. Regardez-vous.

EUSÈBE. — Quoi ! vous me repoussez parce que mon teint est un peu plus coloré que le vôtre ?

VIRGINIE. — Dites beaucoup, monsieur Eusèbe.

EUSÈBE. — Le sang qui coule dans mes veines est rouge comme le vôtre ; mon cœur est aussi bon que le vôtre ; parce que je suis né plus proche du soleil que vous, vous me croyez votre inférieur ; mais les fruits les plus colorés par le soleil sont les meilleurs.

VIRGINIE. — Tout cela est possible, monsieur Eusèbe, mais ce que je vous ai dit est ma pensée ; et je vous assure que ce ne serait pas ma pensée, que mon père ne donnerait pas son consentement.

EUSÈBE. — Quoi ! un paysan !

VIRGINIE. — Paysan si vous voulez, mais blanc.

EUSÈBE. — Pas déjà tant !

VIRGINIE. — Au moins il n'a pas de sang de nègre dans les veines ! Adieu.

EUSÈBE, *seul*. — Sotte engeance ! Honnêteté, bon cœur, amour, tout cela ne compte pour rien, parce que je suis mulâtre ! Est-ce bête !

SCÈNE X.

Dans l'antichambre.

EUSÈBE, APOLLON le nègre.

APOLLON. (*Il lui frappe sur l'épaule.*) — Ah çà ! je vous cherche partout, maître Eusèbe ! Il faut m'aider à débarrasser une charrette de bois, et vite !

EUSÈBE. — Apollon, tu voudras bien ne pas me frapper sur l'épaule, et me parler plus honnêtement, entends-tu ? Que ce soit la dernière fois que je te le dise !

APOLLON. — Je ne vous parle pas malhonnêtement, monsieur Eusèbe, je vous parle comme on parle à un bon camarade.

EUSÈBE. — Nous ne sommes ni bons ni mauvais camarades, Apollon, tu as tes fonctions et j'ai les miennes... Nous ne sommes pas camarades du tout... Si nous n'étions pas en France, tu n'oserais pas me parler comme tu fais... ou tu ferais connaissance avec un bon rotin. Que je n'aie plus à te le dire, n'oublie plus le respect que tu me dois, mauvais nègre!

(Il sort.)

SCÈNE XI.

APOLLON, *seul.* — Nègre... nègre... Ils n'ont que cela à dire... On dirait que parce qu'on a la peau noire

on n'est pas un homme comme eux. . Et ces maudits mulâtres, ils sont plus blancs que les maudits blancs... C'est-à-dire que, quoique nos prêtres disent que le diable est blanc... je crois plutôt qu'il est mulâtre... Ce n'était pas tant la peine de nous faire quitter le culte de nos fétiches, de nous baptiser et de nous mettre d'une religion qui prêche l'égalité, pour nous traiter comme on fait... Nègre! Eh bien! oui, je suis nègre... J'aime autant cela que d'être mulâtre... Au moins ma mère était la femme de mon père... Tandis qu'eux, presque toujours, ils sont le fruit d'un adultère ou d'un concubinage... J'aime autant être nègre que blanc..... Aux yeux de Dieu, il n'y a ni nègres ni blancs... Dieu n'est ni blanc ni noir... Il est lumière... il est soleil... Devant lui les hommes sont égaux... — Qui frappe à la porte?

(Il entr'ouvre la porte.)

UNE VOIX. — Un pauvre aveugle, s'il vous plaît!

APOLLON. — Encore un mendiant... Allez-vous-en, on ne donne pas ici... On ne pourra donc jamais se débarrasser de cette vermine-là!..

(Il referme brusquement la porte.)

SCÈNE XII.

Dans la rue.

UN AVEUGLE, joueur de clarinette, conduit par un chien.
UN AUTRE MENDIANT, appuyé sur des béquilles.

L'AVEUGLE. — Le brutal! Ces domestiques, ces fainéants, ça parle plus durement aux pauvres que

leurs maitres. (*Il souffle dans sa clarinette.*) Qui va là ?

LE BOITEUX. — Un confrère.

L'AVEUGLE. — Un aveugle?

LE BOITEUX. — Non, un boiteux.

L'AVEUGLE, *d'un ton dédaigneux.* — Ah ! ce n'est qu'un boiteux?

LE BOITEUX. — Est-ce parce que tu joues de la clarinette que tu es si fier? Joli instrument, qui rend sourds ceux qui l'entendent, et aveugles ceux qui en jouent ! Est-ce parce que tu es aveugle? Mais qui est-ce qui n'est pas un peu aveugle? Je ne suis que boiteux, mais je ne suis pas un boiteux comme un autre. J'ai une plaie hideuse à voir que je montre aux passants, avec l'autorisation du maire et avec garantie du gouvernement. Certes, mon frère, je ne voudrais pas être aveugle et perdre ma plaie : je ferais un marché de dupe, j'y perdrais. Je te pardonne ta fatuité et ton ignorance, parce que tu n'y vois pas.

(L'aveugle, un moment interdit, cherche autour de lui; puis il donne un coup de bâton à son chien.)

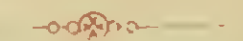
FIN.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ESPRIT FRANÇ

Éditée par EUGÈNE DIDIER, rue des Beaux-Arts, 6

ÉDITIONS EN UN SEUL VOLUME, FORMAT ANGLAIS, A 3 FR. 50 CE

Très-beau papier glacé et satiné; impression en caractères neufs.



Œuvres de Chamfort

LES HOMMES ET LES CHOSES AU 18ᵉ SIÈCLE — CARACTÈRES ET PORT
MAXIMES ET PENSÉES.

Œuvres de Boufflers

ROMANS — CONTES — VOYAGES — POÉSIES — HISTOIRE DE BOUFF

Œuvres de Fontenelle

ENTRETIENS SUR LES MONDES — HISTOIRE DES ORACLES — PO
DIALOGUES DES MORTS — ESPRIT DE FONTENELLE.

Œuvres de d'Alembert

SA VIE, SES ŒUVRES, SA PHILOSOPHIE, PAR CONDORCET

Les Filles d'Ève, par Arsène Houssaye

Œuvres littéraires de Granier de Cassagna

Œuvres de Monsieur et Madame Favart

AVEC LEUR HISTOIRE PAR LÉON GOZLAN.

Sous la Régence et sous la Terreur

PAR ARSÈNE HOUSSAYE.

Œuvres de Rivarol

ÉTUDES SUR SA VIE PAR SAINTE BEUVE — PORTRAIT GRAVÉ
D'APRÈS CARMONTELLE.

Les Sorcières blondes

PAR EMMANUEL DE LERNE.

Une Poignée de Vérités, par Alphonse Ka

Dante, Michel-Ange, Machiavel

[illegible]

Paris — Imp. Simon Raçon et Cie, rue d'Erfurth, 1

PQ
2315
A19
1853

Karr, Alphonse
Proverbes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 17 06 10 002 7